

**JERUSALEM
AL QUDS**

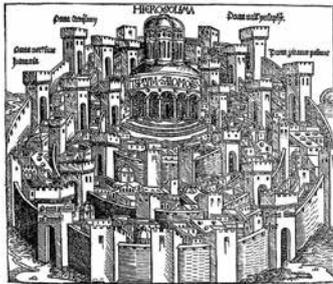
Une cité quatre fois millénaire

L'occupation du site remonte à la fin du paléolithique (entre - 4000 et - 3000 av. J.-C.). Le nom de Jérusalem apparaît sous le toponyme *Urusalim* vers 1360 av. J.-C. dans des tablettes cunéiformes en akkadien découvertes à Tell al-Amarna, capitale d'Akhenaton ; ce sont six lettres adressées à un pharaon par le prince d'Urusalim, alors cité-État cananéenne payant tribut aux puissants voisins, Égyptiens ou Babyloniens.

Le terme Cananéen est un nom générique de populations nommées dans la Bible (du nom de Canaan, fils de Cham) et dans les tablettes de Mari.



Cette lettre du prince 'Abdu-Heba mentionne « une ville dans le pays de Urusalim... ».
Tablette cunéiforme de Tell al-Amarna. D. R.



Vue de Jérusalem montrant les murailles, le Temple de Salomon et les portes de la cité.

Livre des Chroniques, Nuremberg, 1493.
Source gallica.bnf.fr / BnF

Le nom usuel de la ville en hébreu est *Yerushalaim*. Selon les sources bibliques, David, roi de Juda, conquiert vers 996 la cité des Jébusiens. À plus de cinquante kilomètres de la grande voie côtière et à la limite du désert de Juda, le site semble peu favorable mais les sources sont abondantes. David la choisit comme capitale du royaume unifié d'Israël. Salomon, son fils, érige un palais et le sanctuaire royal, le Premier Temple, sur le mont Moriah.

Les sources écrites et l'archéologie attestent l'extension et la richesse de la cité royale de la lignée de David et sa destruction par Nabuchodonosor en 587 av. J.-C. L'élite de la population et les artisans sont déportés en Babylonie. En 538 av. J.-C., un édit de Cyrus, roi des Perses, autorise les exilés à revenir à Jérusalem.

Après la conquête d'Alexandre le Grand (331 av. J.-C.) Jérusalem s'hellénise tardivement sous les Séleucides et les Hasmonéens, dynastie juive d'origine sacerdotale qui règne sur la Judée de 142 av. J.-C. à la conquête romaine.

En 63 av. J.-C., Pompée Le Grand intervient dans les luttes de pouvoir en Judée, la province devient un État-client de Rome. La « Grande révolte » juive (66-73) est écrasée, le Temple d'Hérode est détruit (70). Vers 130, Hadrien nomme la province romaine Palaestina et fonde une colonie pour la X^e légion sous le nom d'Aelia Capitolina dédiée à Jupiter Capitolin, Aelia vient de Aelius, la gentilice de l'Empereur.

L'« âge d'or » de Jérusalem est inauguré par le règne de Constantin (306-337), premier empereur romain chrétien. Dès le IV^e siècle, la dévotion des chrétiens de Palaestina enrichit la topographie des lieux saints, Sépulcre, Mont des Oliviers, Mont Sion. Aux V^e et VI^e siècles, Jérusalem devient la ville sainte de toute la chrétienté. Les juifs ne sont autorisés à y prier que le jour anniversaire de la destruction du Temple (9 Av du calendrier hébraïque). En 614, la métropole de la chrétienté orientale est incendiée par les Perses, l'empereur Chosroès prend la cité et emporte la « Vraie Croix ». La reconquête byzantine par Héraclius, en 629, s'accompagne de la restitution de la Croix et de la reconstruction du Saint-Sépulcre. ☒

UN EXEMPLE QUI TRAVERSE LES SIÈCLES....

La source de Gihon de la Bible, en arabe, *Ayin oumm ed-daraj*, alimente Jérusalem depuis des millénaires et représente un enjeu politique et religieux. Elle a été christianisée sous le nom de « Source de la Vierge ». La découverte lors des fouilles archéologiques du XIX^e siècle, du « tunnel d'Ezéchias » (VII av. J.-C.) conduisant l'eau du Gihon à la piscine de Silwan, est mobilisée par les sionistes pour affirmer la souveraineté juive sur la ville.



Le réservoir d'Ezechias.

Photographies tirées de Souvenirs d'Orient, Album pittoresque des sites, villes et ruines les plus remarquables de la Terre-Sainte, Félix Bonfils, photographe et éditeur, 1877. Source gallica.bnf.fr / BnF



Tombeau d'Absalon dans la vallée du Cédron, Jérusalem, 1^{er} siècle.

*« C'est un édifice magnifique qui ressemble à une tour encerclée de colonnes et dont l'intégralité de la structure aurait été taillée dans un seul bloc de pierre, y compris les colonnes »
« Tous ceux qui passent près du tombeau d'Absalon y jettent une pierre même les musulmans, parce qu'il s'est révolté contre son père »
Meshullam ben R. Menarem de Volterra, Jérusalem, 29 juillet 1481*

Jérusalem, Dôme du Rocher, en arrière plan l'Église du Saint Sépulcre. Berthold Werner. PDA.



Jérusalem dans l'imaginaire juif

Dans la cosmologie juive, Jérusalem, « nombril du monde », « prunelle de l'œil », est au centre de l'univers. Archétype de la ville modèle, elle est à la fois mémoire du mythe fondateur symbolisé par le Temple, pont entre le monde d'ici-bas et le Ciel, et lieu où les défunts attendent la rédemption. La tradition juive attribue soixante-dix noms à Jérusalem, quintessence de toutes les perfections, lieu originel où Dieu aurait inauguré la création. Elle situe la « Ligature » (sacrifice) d'Isaac sur la « pierre de fondation », le rocher du mont Moriah assimilé au lieu désigné dans la Bible par « la montagne de Yahwéh ».

Selon le philosophe andalou Maïmonide (XII^e siècle), la sainteté de Jérusalem est absolue et éternelle, elle n'émane pas des lieux mais de l'élection divine. Dans la mystique juive, l'influx divin confère à Jérusalem, « Porte du ciel », sa sainteté.

La destruction du Temple en 70 est profondément ancrée dans la mémoire juive. Le nom de Jérusalem, symbole de sanctification et de restauration, scande la liturgie synagogale, les trois prières quotidiennes et la célébration du shabbat.

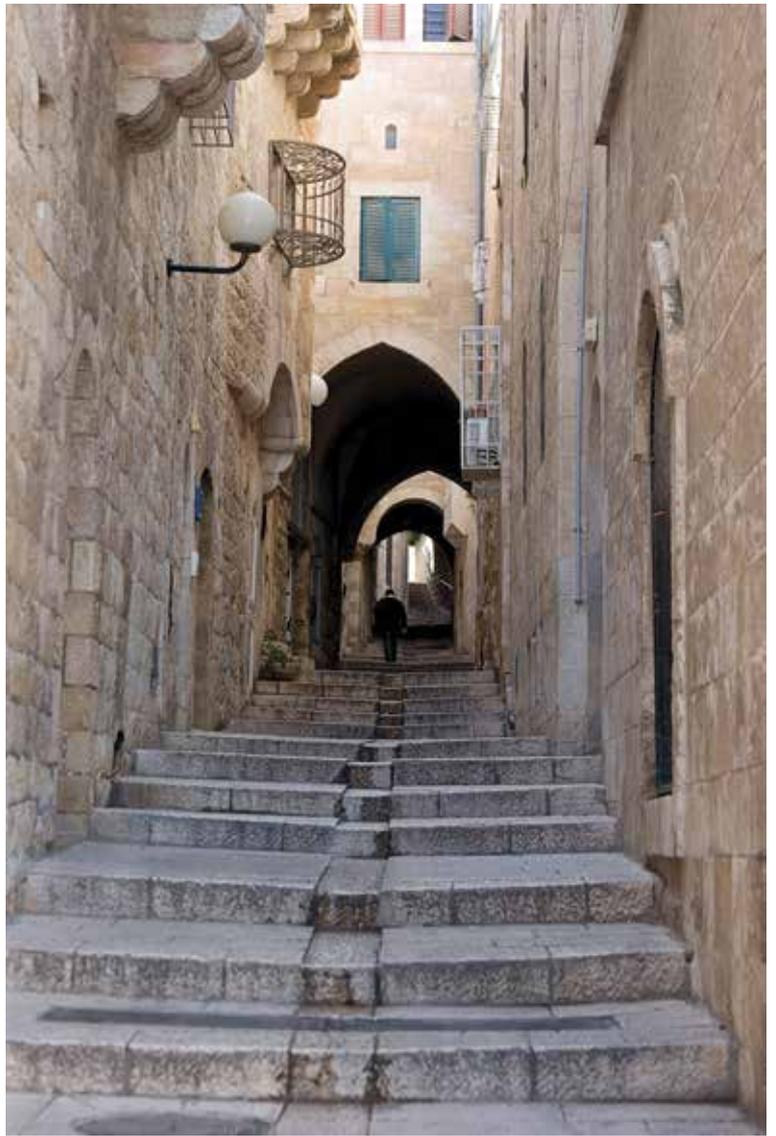
Des coutumes ancestrales perpétuent l'attachement à Jérusalem et à Sion dont les noms sont prononcés quotidiennement lors des grâces et bénédictions.

*Destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor.
Livre des Chroniques, Nuremberg, 1493. PDA.*



Au Moyen Âge, la poésie sacrée et profane magnifie Jérusalem. Chez les grands mystiques séfarades d'Andalousie, Ibn Gabirol (XI^e siècle), Ibn Ezra (XII^e siècle), Jérusalem est la métaphore du voyage de l'âme tourmentée en quête d'harmonie, de paix et de rédemption.

Dans l'iconographie, la cité de Jérusalem est représentée par référence à la cité royale de David et de Salomon et au Temple.



*Ruelle du quartier juif, Jérusalem
© M. Levit / Shutterstock*



LE SYMBOLE DE LA PORTE

Dans la tradition juive, les portes symbolisent l'accueil, le lieu où se rend la justice. Les multiples portes du ciel, dont la porte de la Miséricorde, s'ouvriront le soir de *Kippour* (en français « Le Grand pardon ») pour accueillir le repentir. Les portes illustrent aussi des manuscrits anciens, des contrats de mariage (comme les magnifiques *ketoubot* italiennes des XVII^e et XVIII^e).



Porte dorée ou Porte de la Miséricorde.
Porte située sur la façade orientale de l'enceinte de Soliman. Un décor du XVI^e siècle surmonte le double arc antique.
Wilson44691, 2009, PDA

Au XVIII^e siècle, plusieurs ouvrages érudits, dont le célèbre traité de Hayyim ibn Attar, sont illustrés par la « mosquée d'Omar », archétype de la gloire du Temple reconstruit.

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'art populaire, les livres imprimés, des peintures murales de synagogues en bois d'Europe centrale et de l'Est glorifient Jérusalem, la cité de l'espoir. Elle se métamorphose en cité onirique palatine hérissée de coupôles ou de tours, ou en grosse bourgade à l'image naïve du *shtetl*, petite Jérusalem en exil des communautés ashkénazes.

La nostalgie de Sion, depuis l'Exil et la dispersion, renforce le lien spirituel des juifs avec Jérusalem. Elle s'exprime dans le thème du retour, image métaphorique du désir d'une vie meilleure, attente messianique du grand jour où la Jérusalem « d'en bas » sera en harmonie avec celle « d'en haut ». Selon une légende, la porte de la Miséricorde à Jérusalem restera murée jusqu'au jour du Jugement et à l'arrivée du Messie. ❏

Des récits liturgiques de la sortie d'Égypte (les Haggadot) lus le soir de Pâques, sont illustrés par des représentations de Jérusalem.

Le Messie se présente à l'entrée de la ville, monté sur un âne.

Haggadah de Pâques (*judéo-italien*)
Elie ben Ascher Malakhi Cohen,
an 5544 de la Création, Padoue.
Source gallica.bnf.fr / BnF



Le mizrah.
Dans une maison, tableau ou plaque indiquant la direction de la prière vers Jérusalem.
Shiviti, 1890. Mordecai Patla. PDA

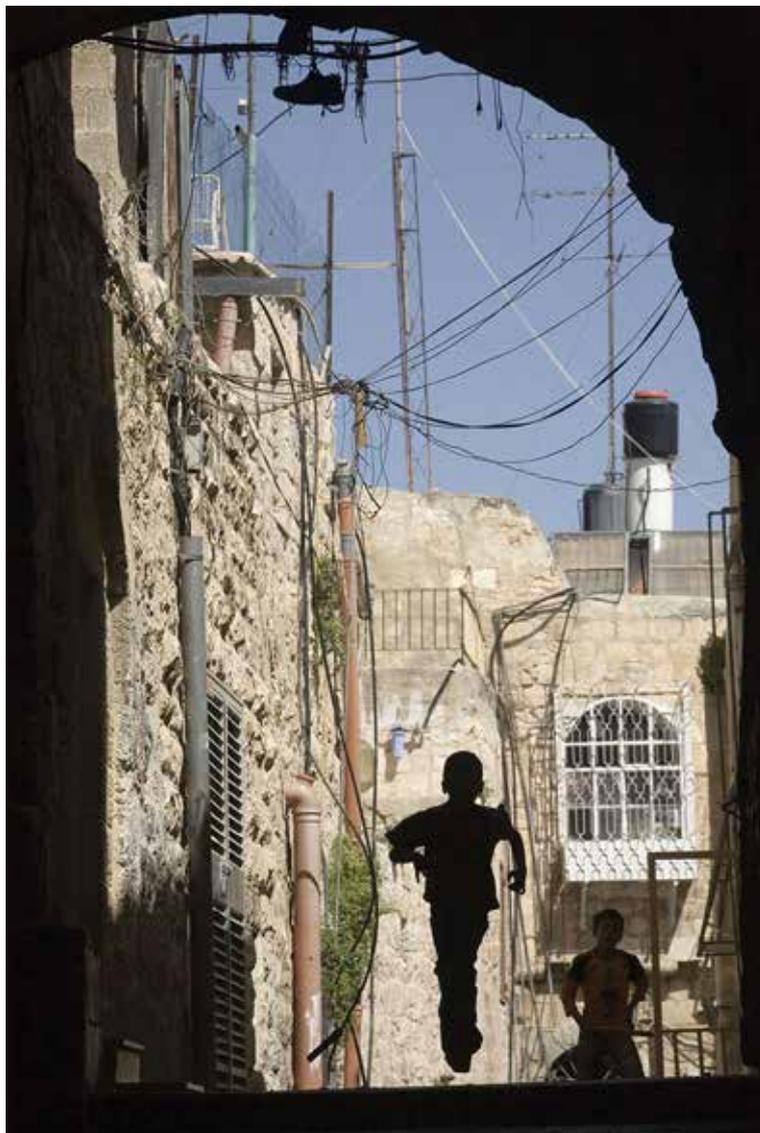
Imaginaire chrétien

Jérusalem incarne à la fois la Cité biblique, l'Église, la Cité céleste, « Ville Dieu » éternelle et vide de tout temple, et la ville historique vers laquelle sont orientées les églises. Le visionnaire de l'Apocalypse de Jean (fin du I^{er} siècle) annonce sa descente sur terre : comme une fiancée, elle viendra y célébrer son union avec l'Agneau immolé et glorieux, symbole de Jésus, du Paradis et de l'Église.

Dans l'imaginaire médiéval, Jérusalem idéalisée est le reflet de la Jérusalem céleste. Les textes et les images privilégient le Saint-Sépulcre, monument symbolique, lié à la résurrection, héritier de la sacralité et de la centralité du Temple juif dès l'époque byzantine ; l'Occident médiéval édifie des églises qui s'en s'inspirent. L'image des *Loca sancta* de la ville sainte est déclinée sur une foule d'objets liturgiques, psautiers, reliquaires, coupes. Les croisades renouvellent le lien entre la Jérusalem rêvée et celle de l'histoire.

Dans la littérature médiévale, le « voyage d'outre-mer » est une rencontre avec la cité terrestre, porte du Paradis. Le pèlerinage est aussi un itinéraire sur les souvenirs sacrés de la vie de Jésus, de Marie et des apôtres. Jérusalem est la cité de l'expiation et

Pèlerins touchant la relique, Saint-Sépulcre, Jérusalem.
Ana Paula Hirama. CC BY-SA 2.0



Ruelle du quartier chrétien, Jérusalem
© M. Levit / Shutterstock

des indulgences où l'on vient prier, toucher la terre sanctifiée par les saints. Les pèlerins en rapportent ampoules sacrées, fragments de pierre du Saint-Sépulcre, du suaire du Christ ou du bois de la « Vraie Croix ». Aux siècles suivants, le voyage pérégrin se mue en voyage intérieur, à la recherche de soi, de la ville-mère ou encore en méditation sur le sombre destin de la ville antique, lieu de la Passion du Christ.

Dès la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, Jérusalem est la métaphore du pouvoir spirituel et de la réforme de l'Église. L'allégorie de la « Nouvelle Jérusalem », reflet de la « Mère » céleste, exprime aussi l'espérance et la paix. Son exaltation conduit une multitude de prêcheurs et de sectes : hussites, anabaptistes, calvinistes, puritains (XVII^e



En Éthiopie, onze églises rupestres furent édifiées par le roi Labilela, à la fin du XII^e siècle à la suite d'une vision. Bete Abba Libanos. Bernard Gagnon. CC BY-SA 3.0

siècle), mormons (XIX^e siècle) à fonder leur « Nouvelle Jérusalem » en Europe ou en Amérique dans l'attente de son avènement. Le grand souffle eschatologique inspire Christophe Colomb dans son « entreprise des Indes ». Influencé par le millénarisme du moine calabrais Joachim de Flore (XII^e siècle), l'amiral croit inaugurer le temps messianique du retour du Christ et œuvrer à la délivrance de Jérusalem. ☒

« Les hommes et les anges travaillèrent coude à coude pour édifier Labilela, une réplique africaine de Jérusalem. Le cours d'eau qui y passa reçut le nom de Jourdain et une colline toute proche fut baptisée le Mont du Temple »
Bahman, Mohammed Taan, L'harmattan, 2004



Miniature du Beatus de Facundus, *manuscrit mozarabe du Commentaire de l'Apocalypse selon saint Jean*, Facundus, pour Ferdinand I^{er}, roi de Castille et Leon, 1047. Madrid, Bibliothèque Nationale. PDA

L'image de la Jérusalem céleste s'inspire de la ville terrestre fortifiée. L'ange mesure la Nouvelle Jérusalem avec une verge ou un roseau. Chacun des douze apôtres se tient dans une porte.

Le mythe de la nouvelle Jérusalem inspire les pères fondateurs des États-Unis. Georges Washington : « Les États-Unis sont la Nouvelle Jérusalem, établie par la Providence dans un territoire où l'homme doit atteindre son plein développement, où la science, la liberté, le bonheur et la gloire doivent se répandre en paix ».



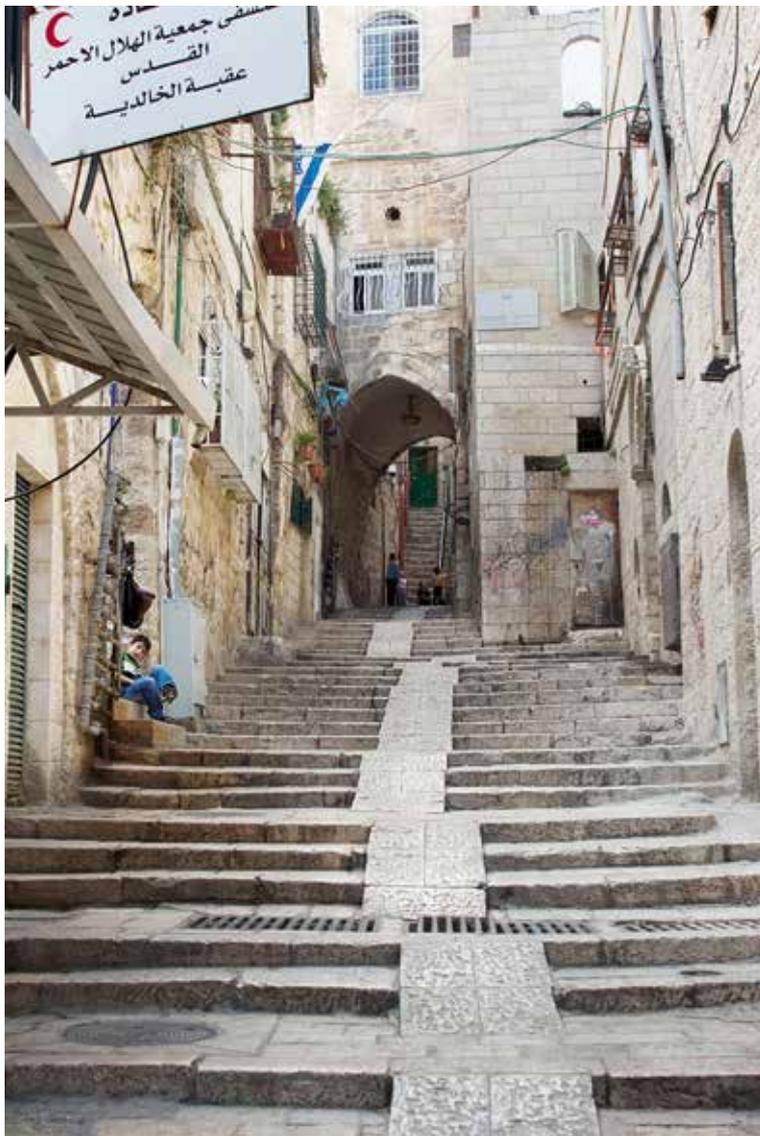
Imaginaire musulman

Dès les premiers siècles de l'islam, l'image de Jérusalem s'enrichit de légendes populaires, de récits merveilleux et d'évocations mystiques.

Sous les Omeyyades, la ville est dite Bayt al Maqdis, Maison de la Sainteté, al-Quds, la Sainte. La Tradition lui confère le statut de troisième lieu saint de l'islam en référence à des thèmes eschatologiques et à des épisodes fondateurs de l'islam.

Comme dans la tradition juive, Jérusalem est la première terre créée par Dieu et la cité sainte sera aussi le lieu de la fin des temps. La Ka'aba et toutes les mosquées se rejoindront alors à Jérusalem. Le jour du Jugement dernier, des balances (*mawazîm*), symboles de la justice divine, seront fixées aux portiques à arcades entourant le Dôme du Rocher. Dans l'attente de son destin, l'humanité rassemblée défilera sur un pont étroit (*as-Sirat*) suspendu au-dessus de la géhenne, la vallée de la Mort.

Miniature persane célébrant l'ascension du prophète Muhammed aux cieux sur la jument al-Buraq, (Mirad' j), in Khamseh (Cinq poèmes), Nezâmi, 1560-1561. Source gallica.bnf.fr / BnF



Ruelle du quartier musulman, Jérusalem
© M. Levit / Shutterstock

Jérusalem est la première direction de prière (qibla) de l'islam, mentionnée dans le Coran avant le retournement vers La Mecque à l'époque du prophète Muhammad. Au terme d'un long processus, vers les Xe-XIe siècles, les exégètes situent à Jérusalem « Le voyage nocturne » du Prophète mentionné dans le premier verset de la sourate 17 du Coran, Al-isrâ', et l'associent à une expérience mystique miraculeuse, Mi'râj (Coran, 53, 7-9). Selon la tradition, le Prophète se rend à Jérusalem sur sa blanche monture ailée, Burâq. Du rocher sacré situé sur l'esplanade, il accomplit son ascension vers les sept cieux sous la conduite de l'ange Gabriel. Cette vision a profondément

VERSET

« Gloire à Celui qui a fait voyager de nuit son Serviteur de la Mosquée sacrée à la Mosquée très éloignée dont nous avons béni l'enceinte pour lui montrer certains de nos signes ». Coran, 17, 1

marqué la conscience et l'imaginaire social des musulmans. En désignant le Kotel (« Mur des Lamentations » du judaïsme) par « Mur al-Burâq » les musulmans se sont symboliquement approprié le lieu.

Dans le contexte des croisades, les récits musulmans, abondamment diffusés, popularisèrent ces représentations. La légende dorée de la « chevauchée fantastique » traversera la Méditerranée : l'imaginaire musulman rencontre la tradition apocalyptique biblique dans une compilation, le Livre de l'Échelle, traduit en castillan au XIII^e siècle.

Le voyage céleste devient aussi un thème majeur de la littérature mystique du monde musulman et l'archétype de l'ascension spirituelle à travers les « Demeures ». ■

*Monuments commémoratifs
du voyage céleste de Muhammad,
édifiés sur le Haram al-Sharif.
Au premier plan, Qubbat al-Mi'raj, à
l'arrière-plan Qubbat al-Nabi.
© M. Levit / Shutterstock*



Le pont du jugement dernier

*Gloire au très-haut ! Lui seul est éternel. Le monde
est périssable et vole au suprême moment ;
mais lui, roulant les cieux dans sa droite profonde,
enflera le clairon du dernier jugement.*

*Les cœurs seront à nu devant son œil sublime,
et sur le pont Syrath, plus tranchant qu'un rasoir,
le juste passera sans tomber dans l'abîme,
tel qu'un éclair qui fend l'ombre épaisse du soir.*

*De musc et de benjoin et de nard parfumées,
ses blessures luiront mieux que l'aurore au ciel.
Allah fera jaillir pour ses lèvres charmées
Quatre fleuves de lait, de vin pur et de miel.*

Poèmes tragiques, Leconte de L'Isle, *L'apothéose de Mouça-Al-Kebyr* 1884

Vue panoramique de Jérusalem depuis le Mont des Oliviers. Gbecker248 CC BY-SA 3.0



Lieux saints et lieux de culte

Bâtiments prestigieux, grottes, rochers, tombes... : les sites sacrés disséminés dans Jérusalem n'ont pu être inventoriés avec rigueur. Outre leur grand nombre, ils sont parfois imbriqués ou vénérés par deux communautés, comme la Tombe de David.

❖ KOTEL ET SYNAGOGUES

Le Kotel, simple mur occidental, dénommé « mur des Lamentations » par les chrétiens, est un vestige du mur de soutènement du Mont du Temple, sur lequel avait été érigé le Second Temple détruit en 70 par les Romains. Le Kotel est le lieu le plus proche du Saint des Saints qui abritait les trois sacra : le chandelier (*menorah*), les Tables de la Loi et l'autel du sacrifice. Sous l'Empire ottoman, le Kotel s'affirme comme lieu d'assemblée et de culte juif.

Les communautés séfarades du « vieux Yishov » (communauté juive séfarade) disposaient de quatre synagogues dans la vieille ville. Les nouvelles synagogues jalonnent hors les murs les établissements des vagues d'immigration de 1881 et 1904 et depuis 1967, elles accompagnent l'extension de Jérusalem et la colonisation.



Jérusalem, prière au mur des Lamentations. Daniel Case. CC BY-SA 3.0

« Sur la haute colline, un vieux mur est debout ;
Il est tout fissuré, et l'herbe grasse y pousse :
Mais sa force est entière ,
Au cœur fort de ses pierres »
Jacob Cohen (poète 1881-1960)

❖ LA MOSAÏQUE DES LIEUX SAINTS CHRÉTIENS

Ils commémorent des épisodes attribués à la vie de Jésus, en particulier ses derniers moments et sa résurrection. Au Moyen Âge, le développement du culte de Marie mère de Dieu enrichit la géographie des lieux saints. Depuis quatre siècles, une trentaine de monastères, églises, tombeaux... sont âprement disputés par les multiples confessions chrétiennes orthodoxes et latines. La conquête musulmane a favorisé la translation de la sainteté de Jérusalem sur le Saint-Sépulcre. Ce lieu majeur associe des sites sacrés où la tradition situe la Passion de Jésus, son tombeau et sa résurrection. La basilique de la Résurrection, appelée Anaſtasis en grec, surmonte une grotte reconnue au IV^e siècle comme tombe de Jésus. Les croisés l'ont réunie à un vaste édifice de style roman intégrant la chapelle Sainte-Hélène et la roche du Calvaire où, selon la tradition, fut crucifié Jésus.

La Via Dolorosa est un haut lieu de pèlerinage sur le « chemin des souffrances » que Jésus aurait suivi avant sa crucifixion. Les stations ont été fixées progressivement entre le XIV^e et le XIX^e siècle.



L'entrée principale du Saint-Sépulcre. Berthold Werner. CC BY-SA 3.0
L'ancienne basilique byzantine a été endommagée à de nombreuses reprises par des tremblements de terre, des incendies et des destructions.

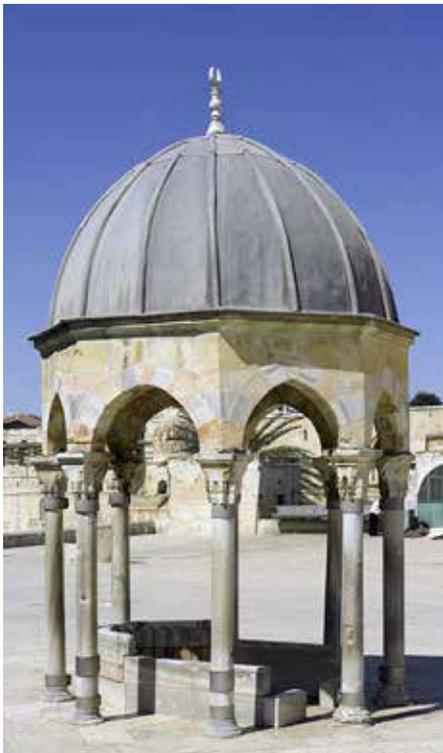
Hormis quelques vestiges, les cinq éléments du site byzantin ne sont plus lisibles dans l'édifice actuel reconstruit par les Croisés (XII^e siècle).

« Les clefs sont aux Turcs, sans cela les chrétiens de toutes sectes s’y déchireraient. [...] Ce qui frappe le plus, ensuite, c’est la séparation de chaque Église, les Grecs d’un côté, les Latins, les Coptes ; c’est distinct, retranché avec soin, on hait le voisin avant toute chose. C’est la réunion des malédictions réciproques »
 Gustave Flaubert, Voyage en Orient, 1849-1851



Jérusalem, Via Dolorosa. Dainis Matisons. CC BY 2.0

❖ LES SANCTUAIRES MUSULMANS



Partout à Jérusalem, des centaines d’inscriptions arabes témoignent de la dévotion musulmane depuis la conquête. Une trentaine de sanctuaires ont été édifiés : de petits édifices, qubbat, mihrab, commémorent les prophètes Moïse, Youssef, ou des événements attribués par la tradition à la vie de Jésus et de Muhammad. Deux célèbres grands monuments dominent la vieille ville : sur le *Haram al-Sharif* (« Le Noble Sanctuaire ») s’élèvent le Dôme du Rocher richement décoré et la mosquée al-Aqsa, archétype de la mosquée basilicale. Du temps de Saladin et au XIII^e siècle, les pèlerins vénéraient aussi, sur l’Esplanade des Mosquées, des lieux saints plus modestes : le « Berceau de Jésus », « l’Arbre de l’Envoyé de Dieu », le « Mihrab de Zacharie ». Certains subsistent et les musulmans viennent y prier avec ferveur. ☞

Dôme du Prophète (Temple de la Montagne). Andrew Shiva. CC BY-SA 4.0

Vue panoramique du Haram al-Sharif. Au centre, le Dôme du Rocher, à gauche, la Mosquée Al-Aqsa. CCo



Jérusalem dans la littérature

Au XIX^e siècle, succédant aux relations pérégrines du Moyen Âge et à l'enquête érudite de Volney (XVIII^e siècle), la littérature des voyages en Terre sainte est en pleine mutation. Avec Chateaubriand (1811), Lamartine (1836), la monotonie des compilations, la litanie des références érudites font place aux impressions personnelles et au recueillement poétique. L'écrivain-voyageur glane des images sublimes et des souvenirs bibliques, il pose son regard sur la ville orientale, ses quartiers insalubres et délabrés, s'étonne des mœurs et du mélange des nations et des religions. En quête de ressourcement, Flaubert (1850), Huysmans (1857), Pierre Loti (1895), contemporains de l'essor de la photographie et d'une abondante information sur Jérusalem (atlas, cartes), sont sensibles aux contrastes des cultures, aux couleurs, à la lumière et au pittoresque de la ville pétrie de souvenirs glorieux. Pour bien des voyageurs, Gogol (1848), Melville (1857), Renan (1860), la ville n'est qu'une « ombre », un fantôme du passé. Elle a pourtant fasciné et inspiré des générations d'écrivains occidentaux, de Lessing (1778) à Selma Lagerlöf, prix Nobel de littérature 1909. [Lessing situe le dialogue de Nathan le Sage avec Saladin à Jérusalem, à l'époque des croisades. A la fin du XIX^e, l'évangélisme conduit les paysans suédois des romans de Selma Lagerlöf vers la Ville de la Paix.]

Dans la littérature juive, Jérusalem est multiple et contradictoire : lumineuse et spirituelle dans la vision mystique, nostalgique et omniprésente dans la liturgie, elle devient l'emblème consensuel des aspirations sionistes au XIX^e siècle. Depuis les années 1960, dans un registre plus personnel, affranchis du cadre communautaire, les grands écrivains israéliens nés à Jérusalem sous le mandat britannique se remémorent l'extraordinaire ville entre deux mondes (David Shahar 1926-1997) qui se métamorphosera en cité du désenchantement et de la violence (Abraham. B. Yehoshua, Amos Oz ...).



Jérusalem 2008 © D. R.

Les révoltes de 1929 et 1936 ont donné naissance à la première « poésie de la Résistance » palestinienne représentée par des écrivains nés au début du Mandat britannique, Ibrahim Touqan (1905-1941), Jabra Ibrahim Jabra, (1919-1994), Emile Habibi (1921-1996).

Pour les exilés, Jérusalem est une image à la fois douce et amère, poignante et apaisante, nostalgie du Paradis perdu, mémoire d'un peuple.

Fragment de la Palestine isolée depuis 1967, encerclée par les implantations, étouffée par les restrictions de circulation, Jérusalem fédère les divers courants de la littérature palestinienne. Transcendant le drame national de la dépossession et de l'humiliation, Jérusalem, ville de vocation plurielle, apporte un message universel et spirituel. ☒



Jérusalem 2008 © D. R.



Jérusalem 2008 © D. R.

Jérusalem 2008 © D. R.



AMOS OZ

Grande figure de la littérature israélienne et militant de la paix, Amos Oz est né dans le modeste quartier de Kérem Abraham à Jérusalem en 1939. Il est l'auteur de romans ayant pour cadre la Jérusalem du Mandat britannique.

Collection Jaquet. Panorama de Jérusalem, *Le Monde Illustré*, 1885.
Gravure de Beltrand Deté d'après un dessin de Lepère.
Source gallica.bnf.fr / BnF



Jérusalem, fin XIX^e siècle © D. R.

« À Jérusalem, je veux dire à l'intérieur des vieux remparts, je marche d'un temps vers un autre sans un souvenir qui m'oriente. Les prophètes là-bas se partagent l'histoire du sacré ... Ils montent aux cieux et reviennent moins abattus et moins tristes, car l'amour et la paix sont saints et ils viendront à la ville. (...)

Je ne marche pas. Je vole et me transfigure. Pas de lieu, pas de temps. Qui suis-je donc ? Je ne suis pas moi en ce lieu de l'Ascension ».

MAHMOUD DARWICH

Il est né en 1942 près de Saint-Jean-d'Acre. Il quitte la Galilée en 1948, revient en Palestine clandestinement en 1950. Militant de la cause palestinienne, trois fois emprisonné, il quitte la Palestine en 1970. Il est décédé aux États-Unis en août 2008. S'inspirant des *Lamentations* de Jérémie, il compose une élégie « *Variations sur la sourate Jérusalem* ». Par sa poésie aux accents lyriques et aux images somptueuses, Mahmoud Darwich est une référence fondamentale de la littérature arabe.



Cartographie

LA CITÉ SAINTE DES CHRÉTIENS AU CŒUR DU MONDE HABITÉ

Jérusalem est au centre de la plus ancienne carte de la Terre sainte des chrétiens, la mosaïque de l'église Saint-Jean-de Mâdabâ (Jordanie, VI^e siècle). Le Saint-Sépulcre est au cœur de la cité terrestre. L'urbanisme païen d'Aelia capitolina se lit encore dans la structure de la ville byzantine avec l'axe du grand cardo (N-S) bordé de colonnes et la monumentale porte romaine flanquée de hautes tours.



La ville de Jérusalem et ses environs, détail de mosaïque byzantine, VI^e siècle, Église Saint George, Ma' daba, Jordanie. Berthold Werner. CC BY 3.0

Sur les cartes contemporaines des croisades et jusqu'au XV^e siècle, la ville est souvent représentée comme une cité ronde protégée d'une enceinte percée de cinq portes (Saint-Stéphane ; David ; Sion ; porte Dorée ; porte de la vallée de Joséphat). Les bâtiments emblématiques ne se limitent plus au Saint-Sépulcre, les croisés redécouvrent parmi les symboles du Premier Testament, le Temple de Dieu et de Salomon sur le mont Moriah.

Suivant une conception empruntée à la tradition juive, Jérusalem « centre du monde » et omphalos de l'univers dans la version grecque de la Bible hébraïque, devient le cœur des mappemondes

dites aussi T dans l'O ou cartes noachiques car elles figurent l'Europe, l'Afrique et l'Asie, peuplées par les trois fils de Noé (Sem, Japhet, Cham), et séparées par des bras de mer dessinant un T. Cette lettre est aussi le symbole de la croix et de la trinité. L'Éden biblique se trouve sur terre, souvent en Orient, en haut de la carte. L'esprit de Dieu se manifeste au centre du Temple de Jérusalem.



TANAÏS : LE DON

Au XVI^e siècle la connaissance de la terre s'étend à l'Amérique, Jérusalem perd sa place symbolique, cependant le traité de Heinrich Bunting, pasteur réformé allemand, Hanovre (1545-1606) place Jérusalem au cœur du trèfle des trois continents. « La graine ou la semence de ce trèfle est la demeure de l'église, la Judée, avec au centre la très sainte ville de Jérusalem. Les trois feuilles étendues vers le couchant et le midi représentent les trois parties du monde, à savoir, l'Europe, l'Asie et l'Afrique »

Mappemonde (1472, éd.) illustrant les Etymologies de l'évêque érudit Isidore de Séville (VI^e), le plus ancien exemple imprimé de carte en T. © D. R.

Récits des géographes musulmans

Tous les grands voyageurs musulmans du Moyen Âge décrivent avec admiration la troisième ville sainte de l'islam.

Dans son *De la meilleure répartition pour la connaissance des provinces*, description de la géographie et des coutumes des provinces de la *mamlaka* (le domaine de l'islam), al-Muqaddasî (X^e siècle) accorde un statut particulier à sa ville natale [dont le nom fait référence à la ville]. Si Jérusalem souffre de la lourdeur des taxes, de la faible fréquentation de ses mosquées, elle est sans rivale par sa localisation, sa « modération ». La nostalgie de Jérusalem est présente dans toute son œuvre : « *En Palestine, chaque nuit d'été quand souffle le vent du Sud, il descend une rosée telle que les chêneaux de la Mosquée éloignée en ruissent.* » La Terre bénie « réunit les avantages de ce monde et ceux de l'au-delà ». De surcroît, Jérusalem est l'un des deux cœurs du *Shâm* (Syrie-Palestine), avec la capitale Damas.

Vers 1047, avant la première croisade, Nâser Khosrow, poète et philosophe persan chiite, visite Jérusalem à deux reprises sous le califat des Fâtimides d'Égypte. Jérusalem tient une grande place dans sa relation de voyage, le *Safar Nameh*. Il admire la propreté de la ville, la richesse des campagnes et le flux considérable de pèlerins de toutes confessions, chrétiens de rite grec, juifs et musulmans.

Il remarque que les musulmans de Syrie accomplissent le sacrifice rituel à Jérusalem et fêtent la circoncision de leurs enfants au moment du grand pèlerinage de La Mecque.



Carte du monde connu, Al-Idrisî.

Amusement pour qui désire parcourir les différentes parties du monde. Célèbre traité de géographie, composé par Idrîsî, vers le milieu du XII^e siècle, à la cour de Roger II, roi de Sicile. Source gallica.bnf.fr / BnF.

À la demande du roi de Sicile Roger II, al-Idrisî (XII^e siècle) rédige un commentaire géographique connu sous le nom de *Livre de Roger*. Il y décrit les monuments célèbres de l'illustre Iliya alors sous domination des croisés : l'église de la Résurrection, la mosquée d'al-Aqsa, l'une des plus grandes du monde musulman. Il admire la splendeur du décor du Dôme du Rocher et rapporte avec nostalgie la présence des Templiers « serviteurs de la maison de Dieu » dans les bâtiments du sud de l'Esplanade, dont les chrétiens se sont « emparés de vive force ».

Grand voyageur marocain, Ibn Battûta (XIV^e siècle) découvre le monde lors d'un long périple de 120 000 kilomètres. À Jérusalem, il s'émerveille devant la splendeur, l'élégance et la richesse du Dôme, « un édifice des plus merveilleux, des plus solides, et des plus extraordinaires pour sa forme. Il a en abondance son lot de beautés, et a reçu sa bonne part de toute chose

merveilleuse ». Ébloui par tant de splendeurs [« La vue de celui qui la regarde est éblouie de ses beautés, la langue de qui la voit est incapable de la décrire »], il n'omet pas de citer pieusement « la noble pierre qui est mentionnée dans les traditions ; et l'on sait que le Prophète est monté de là vers le Ciel ». ☞



Chaire sur l'esplanade des mosquées
© D. R.

Carte d'al-Idrîsî, Livre de Roger, XII^e siècle © D. R.



© D. R.



De la conquête arabe aux mamelouks



Jérusalem, tour de David et murs de la citadelle. Lásca CC BY 2.0

Pendant quatorze siècles, de 638 à 1917, Jérusalem va demeurer sous la souveraineté des musulmans, à l'exception de la période du Royaume chrétien et latin (1099-1187).

En 636, l'empereur byzantin Héraclius, vaincu sur le Yarmouk, perd la Syrie. En 638, après deux ans de siège, la prestigieuse cité des juifs et des chrétiens est conquise par les Arabes. Selon un récit byzantin du début du X^e siècle, c'est le patriarche de Jérusalem Sophronius qui remet la reddition de la ville au deuxième calife, Omar. Un « pacte » garantit la sécurité et l'intégrité des biens des chrétiens.



Jérusalem © D. R.

Ilyâ – transcription du nom byzantin de Jérusalem, *Aelia* – n'est pas choisie par les Omeyyades de Damas comme capitale de la Palestine, mais deux magnifiques monuments religieux sont édifiés sur le site antique du Mont du Temple : la « mosquée lointaine », al-Aqsa, et le Dôme du Rocher, achevé en 692 sous le 5^e calife omeyyade Abd el-Malik. Le caractère byzantin de Jérusalem s'efface : caravansérails, hospices pour accueillir les pèlerins, mosquées, *khânqâ* (« couvents ») soufis, souks se multiplient dans tous les quartiers et témoignent de l'activité et du rayonnement de la cité musulmane dans la province de Syrie-Palestine (al-Shâm), cœur du califat. Pour affirmer la dignité et la sainteté de Jérusalem face aux deux villes du Prophète, La Mecque et

Médine, les Omeyyades mobilisent l'autorité du hadîth, en particulier la « tradition des trois mosquées » qui aurait été diffusée vers la fin du VII^e siècle par un érudit originaire de Médine au service des Omeyyades, Ibn Shihab al-Zuhri (671-742).

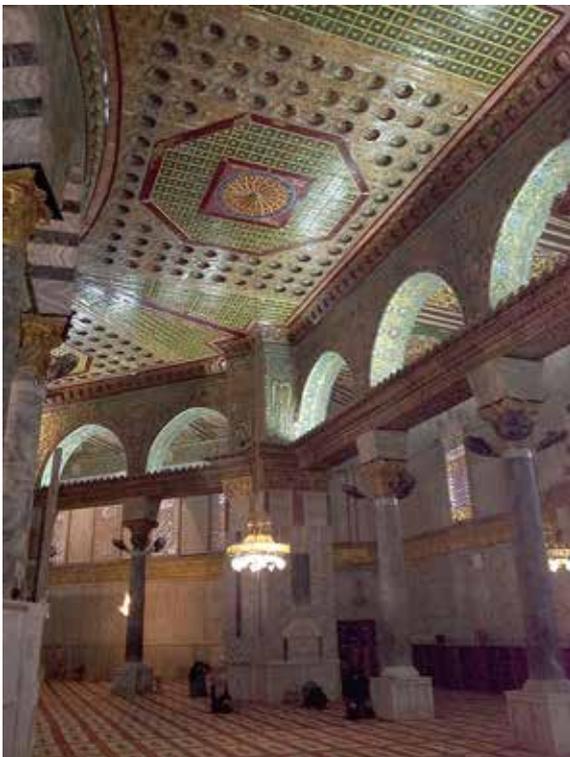
Jérusalem acquiert le statut de ville sainte de l'islam, elle devient « La Maison de la Sainteté » (*Bayt al-Maqdis*), « La Sainte » (*al-Quds*). Seule la poésie arabe classique conserve le souvenir d'Urshalîm. ☞

Sous les Abbassides, Bagdad éclipse Damas. Le calife Haroun al-Rachid concède à Charlemagne la protection des chrétiens de Palestine (797), l'empereur envoie à Jérusalem des moines bénédictins qui fondent l'église Sainte-Marie latine et un hôpital pour les pèlerins. Dès la fin du IX^e siècle, Jérusalem s'impose comme un grand foyer de vénération, la cité sainte devient lieu de pèlerinages et d'inhumations des trois monothéismes.

Jusqu'à la première croisade, elle est l'enjeu des conflits entre Fâtimides et Turcs seldjoukides. La destruction du Saint-Sépulcre en 1009 sous le règne du calife fâtimide Al-Hakim a un grand retentissement dans la chrétienté. L'église est reconstruite vers 1030. Au cours du XI^e siècle, les quartiers communautaires confessionnels (*harat* en arabe) s'individualisent.

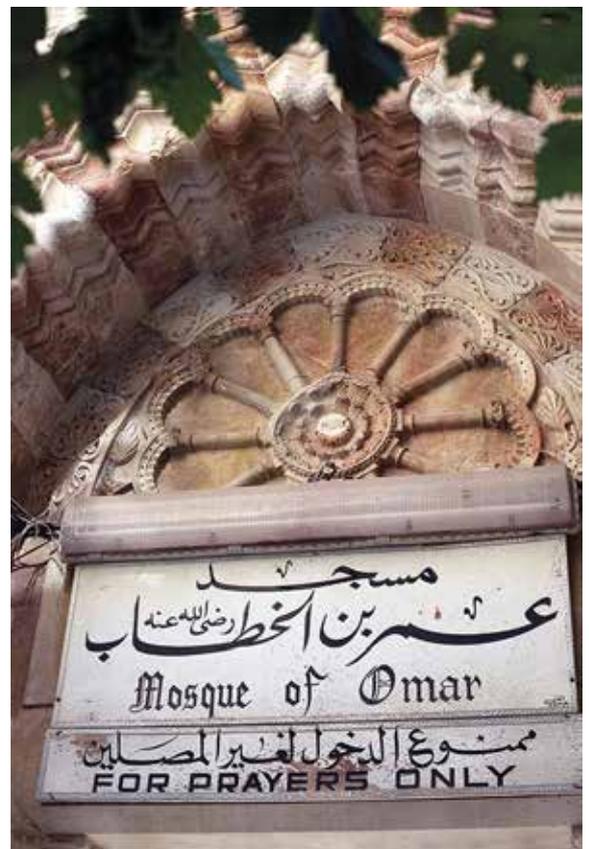
Les Ayyoubides (1187-1250) rétablissent le culte musulman. De puissantes fortifications protègent Jérusalem. L'église Sainte-Anne élevée par les croisés est transformée en *médessa*, collège officiel d'enseignement des sciences religieuses.

Avec les sultans Mamelouks, nouveaux maîtres de l'Égypte et de la Syrie, Jérusalem connaît une longue période de paix et de prospérité (1250 à 1517). Un style architectural coloré et l'ornementation raffinée des monuments rehaussent la beauté de la ville. ❏



Jérusalem, intérieur du Dôme du Rocher. PRA CC BY 3.0

Entrée mosquée Omar, Jérusalem.
© M. Levit / Shutterstock



OMAR

Selon les sources grecques et musulmanes, le calife Omar, deuxième successeur du Prophète (634-644), vint humblement recevoir la capitulation de Jérusalem. Le Patriarche de Jérusalem lui aurait désigné sur le site, un emplacement marqué par « une pierre sacrée » afin d'édifier une mosquée sur le lieu visité par le Prophète lors de son Voyage nocturne. Invité à prier dans le Saint-Sépulcre, Omar aurait préféré accomplir ses dévotions devant l'église. En ce lieu fut édifée la mosquée d'Omar au XII^e siècle.

Architecture

Dans la vieille ville et hors les murs, Jérusalem inscrit dans la pierre et dans la trame de ses rues une histoire multimillénaire. Depuis 1982, ses 220 monuments historiques et les remparts de la vieille ville sont inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité. L'institution du Waqf (biens inaliénables) a pu préserver l'essentiel du caractère architectural arabe de la vieille ville.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la sécurité s'améliore, la circulation s'intensifie, les portes restent ouvertes la nuit, d'autres sont percées ou rouvertes. La géographie des quatre « voisinages » (quartiers) : musulman, arménien, chrétien, juif, est bousculée par les imbrications, les enclaves, les bâtiments occidentaux qui s'inscrivent dans le tissu urbain d'un territoire exigu.

Jérusalem accentue son caractère multinational hors les murs. Par volonté de prestige national et pour asseoir leur influence sur la ville sainte, les Occidentaux édifient de nombreux établissements au pied des murailles, se disputent les collines et les coiffent de tours triomphantes. L'architecture nationale inspire les plans et intègre des éléments de décor « oriental », mauresque ou néo-byzantin. La nouvelle Jérusalem offre une gamme saisissante de styles : églises anglicanes de style Tudor [église du Christ près de la porte de Jaffa, 1849] ou victorien [chapelle Saint-Paul, rue des Prophètes], Renaissance italienne [hôpital florentin, rue des Prophètes,], château écossais, pavillon de chasse rhénan. La population arabe reste concentrée dans la vieille ville, seuls quelques notables arabes construisent hors les murs.



La poste Autrichienne, Porte de Jaffa, entre 1898 et 1917. D. R.



Hôtel King David. Deror_avi. GFDL

Sous le Mandat britannique, pour maintenir l'harmonie entre l'architecture européenne et le patrimoine local et spirituel de Jérusalem capitale de la Palestine, les ordonnances du Haut commissariat contraignent les nouvelles constructions à revêtir les façades de pierre et limitent les hauteurs. Cinq plans régulent le développement urbain. Dans un climat de compétition architecturale et de rivalité politique, un quartier de prestige émerge au pied des remparts avec l'Institut pontifical (1927), l'Hôtel King David (1931), Young Men's Christian Association (1933), le consulat général de France (1932).

Depuis 1967, un développement architectural débridé accompagne l'appropriation de Jérusalem par Israël et la volonté politique d'en faire une grande métropole ; son caractère arabe et musulman s'es-

tompe. Des architectes de renommée internationale sont mobilisés : Frank O' Gehry (musée de la Tolérance), Juan Calatrava (viaduc du tramway). Des bâtiments modernes surgissent (Knesset, grands hôtels, tours de bureaux) ; des administrations investissent les bâtiments du riche patrimoine historique de la ville. Le remodelage urbain menace le paysage dominé par la vieille ville et génère une discrimination dont les Palestiniens sont victimes : refus de permis de construire, démolitions. Le grand projet de création d'un parc archéologique chassera des familles palestiniennes du quartier d'al-Boustan au pied de l'Esplanade des Mosquées. ❏



Construction de l'hôpital, rue Jaffa, Jérusalem, 1901. D. R.



Palace en construction. Le bâtiment d'origine date de 1929. Yaffa CC BY-SA 2.0

L'YMCA (1933)
 Ce bâtiment élancé, couronné d'un clocher a été conçu par A. Loomis Harmon, architecte de l'Empire State Building. Les chapiteaux, le long de la loggia, sont ornés de sculptures représentant la flore et la faune locale. Première piscine de Jérusalem, il accueille aujourd'hui le centre culturel de Jérusalem-Est et une école maternelle mixte juive et arabe.



YMCA. CCo

Église Sainte Marie-Madeleine. Diego Delso CC BY-SA 3.0



LA MAISON THABOR
 Conrad Schick (1822-1901), archéologue suisse et protestant, architecte au service des Ottomans, réalise aussi les plans d'édifices privés et de lotissements à Jérusalem. Il y construit rue des Prophètes une maison à l'architecture curieuse.

Maison Thabor. Son of DMY. GFDL

Jérusalem capitale du Royaume latin des croisés

L'appel du pape Urbain II au concile de Clermont (1095) est suivi de la première croisade. Les chevaliers de la chrétienté latine se lancent vers la Terre sainte pour la rémission de leurs péchés et la libération des chrétiens d'Orient du joug des Turcs. Jérusalem est prise le 15 juillet 1099, l'entrée triomphale des Francs est suivie de pillages, incendies, massacres de juifs et de musulmans. Quatre États latins d'Orient sont fondés, le plus étendu est le royaume de Jérusalem.

Les conquêtes sont défendues par un réseau de forteresses aux points stratégiques de Syrie et de Palestine, tenues par des moines organisés en « ordres de chevalerie », Templiers, Hospitaliers, Chevaliers teutoniques. Ils assurent aussi la protection des pèlerins qui affluent, attirés par la redécouverte en 1099 du fragment de la « Vraie Croix » replacé dans le Saint-Sépulcre. Les croisés arborent la relique lors de chaque combat contre les musulmans.



Pèlerins se présentant à l'entrée de la « cité de Jérusalem et des saints lieux qui y sont ». Enluminure du Maître de la Mazarine. Le Livre des Merveilles, récit des voyages de Marco Polo, 1410-1412. Source gallica.bnf.fr / BnF.

Pendant deux siècles, au cours de huit croisades, Jérusalem est un enjeu politique majeur dans les relations entre musulmans et chrétiens. La Ville sainte est reprise par Saladin en 1187, puis cédée aux Francs par les Ayyoubides en 1229 et en 1243. La 6^e croisade conduite par Louis IX (saint Louis) rétablit le Royaume franc de Jérusalem mais les musulmans gardent la souveraineté du *Haram al-Sharif*. Jérusalem est perdue définitivement par les Latins en 1244, cependant le royaume des Francs conserve le nom prestigieux de Jérusalem jusqu'en 1291. Aux XIV^e et XV^e siècles, les « traités de récupération » foisonnent. Des rois ou des nobles font vœu de croisade mais la prise de Constantinople (1453) et la défense de l'Europe chrétienne contre les Ottomans l'emportent sur l'idéal de la reconquête de Jérusalem. ☒

Le siège de Jérusalem (supplice de Sédécias, aveuglé, et incendie du Temple), Les Antiquités judaïques, Flavius Josèphe, vers 1470. Enluminure attribuée au Maître du Boccace de Munich, peut-être un des fils de Jean Fouquet. Source gallica.bnf.fr / BnF.

La langue commune du royaume est le français. Les rois de Jérusalem sont sacrés au Saint-Sépulcre qui devient leur nécropole. Jusqu'en 1118, la Haute cour (*curia regis*) siège dans la mosquée d'al-Aqsa, renommée « Temple de Salomon ». Les nobles sont peu nombreux (environ 20 000), seules quelques familles font souche dans leurs seigneuries d'outre-mer. Des conflits opposent les croisés venus défendre la foi contre l'« infidèle » aux « poullains », nom des Francs nés en Terre sainte. Malgré la barrière des religions, les Francs s'allient parfois aux musulmans dans les conflits locaux. À Jérusalem, ils découvrent la diversité des rites et des langues des fidèles rassemblés sur les lieux Saints : Grecs, Arméniens, Éthiopiens, Nubiens...



Des figures célèbres, de la domination romaine aux croisades



❖ FLAVIUS JOSÈPHE, JUIF ET ROMAIN

Né à Jérusalem, au premier siècle, dans une grande famille sacerdotale juive de langue araméenne, ce haut fonctionnaire participe à la résistance juive aux Romains. Puis se rend, prend le nom de Flavius par allégeance aux Flaviens et devient citoyen romain. Il donne dans *La Guerre juive*, écrit en grec, un récit tragique de la destruction du Temple. Les milieux chrétiens du Moyen Âge le révèrent comme auteur « sacré », témoin de la première Église, historiographe et encyclopédiste.

*L'auteur à son pupitre, Les Antiquités judaïques, Flavius Josèphe, vers 1470.
Source gallica.bnf.fr / BnF.*

❖ L'IMPÉRATRICE HÉLÈNE ET « L'INVENTION DE LA CROIX »

Des légendes attribuent à Hélène, mère de l'empereur Constantin, une extraordinaire découverte lors d'un voyage à Jérusalem en 326. Guidée par une intervention divine, elle retrouve les lieux saints dont le souvenir avait été effacé par la domination romaine : le lieu de la crucifixion – Golgotha ou « lieu du crâne » –, le sépulcre du Christ et les morceaux de bois de la « Vraie croix ». Elle aurait aussi fondé des églises en Terre sainte. Le culte de la Croix et celui de sainte Hélène atteignent l'Occident latin dès le haut Moyen Âge.

« Elle s'approcha du Golgotha et dit : « Voici le lieu du combat ; où est la victoire ? Je cherche l'étendard du salut et ne le vois pas. » Elle creuse donc le sol, en rejette au loin les décombres. Voici qu'elle trouve pêle-mêle trois gibets sur lesquels la ruine s'était abattue. »

Récit de saint Ambroise, 395



Rue Saint-Hélène. © M. Levit. Shutterstock

❖ 'ABD AL-MALIK

5^e calife omeyyade (685-705). Sous son règne, de grandes réformes sont accomplies dans l'Empire : arabisation de l'administration, création d'un système monétaire basé sur le dinar d'or frappé à Damas. 'Abd al-Malik affermit son autorité en réprimant plusieurs révoltes.

Son nom est attaché au premier grand monument de l'islam impérial, le Dôme du Rocher à Jérusalem, dont il ordonna la construction.



*Dinar arabo-byzantin d'Abd al-Malik.
Le calife est debout ceint de son cimetière,
daté de 696, Omeyyade, Damas, Syrie.
PDA*



Saladin, roi d'Égypte. Enluminure d'un manuscrit du XV^e siècle. Le globe qu'il tient dans la main gauche est un symbole européen du pouvoir royal. PDA

❖ SALADIN, LE COMBATTANT « MAGNANIME »

Fondateur de la dynastie des Ayyoubides, Salâh alDîn, d'origine kurde, appelle au djihâd contre les Francs. Après la victoire de Hattin, le 4 juillet 1187, il libère Jérusalem. Sa clémence envers les vaincus, ses gestes miséricordieux rapportés par les chroniqueurs arabes, entrent dès le XIII^e siècle dans la légende occidentale du sultan preux et chevaleresque. « Chevalier de l'islam », Saladin rend la mosquée al-Aqsa aux musulmans et l'aurait fait purifier à l'eau de roses. Vainqueur magnanime, il autorise les juifs à prier au Mur occidental et les chrétiens au Saint-Sépulcre.

Au cours du XIX^e siècle, le valeureux sultan inspire la littérature arabe. Il représente dans la mémoire collective du monde arabe, kurde et musulman contemporain la figure mythique du combattant intègre. Le vainqueur de Hattin symbolise le héros libérateur de la terre arabe, de la Palestine. Timbres et billets de banque à son effigie lui rendent hommage.

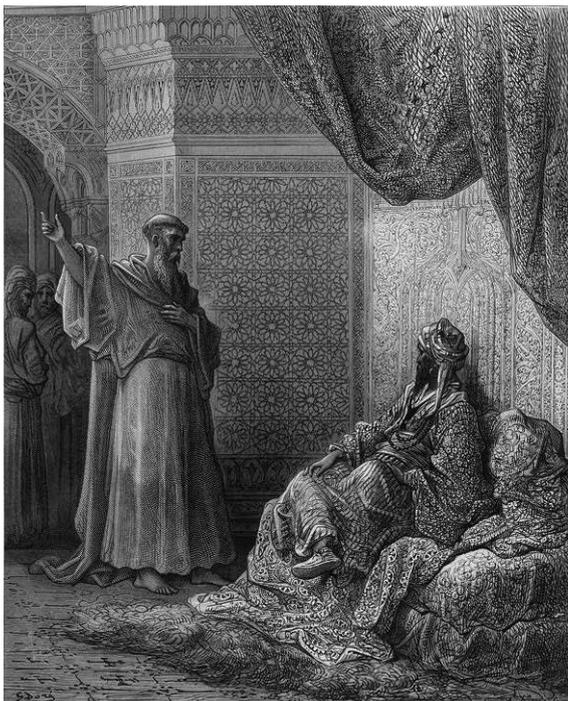
❖ RICHARD CŒUR DE LION, LE « ROI DE LÉGENDE »

Fils d'Aliénor d'Aquitaine et de Henri II Plantagenêt, Richard, roi d'Angleterre de 1189 à 1199, ne consacre qu'une seule année à la fonction royale, lui préférant la quête de

prouesses sur des terres lointaines. À la tête de la 3^e croisade avec Philippe Auguste, roi de France (1191), il prend Acre (1191). Fier de sa victoire sur Saladin, il songe à conduire l'ost des croisés assiéger Jérusalem mais préfère signer une trêve avec lui, l'année suivante. Il forge lui-même sa propre légende de roi aventurier et valeureux. Les chroniqueurs de son temps en font le modèle du roi chevalier, vaillant, courtois, dans la lignée d'Alexandre et de Charlemagne. Ses échecs en Terre sainte se muent en exploits glorieux d'un roi abandonné par les princes félons, ardent défenseur de la chrétienté, seul face à l'invincible Saladin.



Mésentente entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, Grandes chroniques de France, Maître de la Bible de Jean de Sy, 1370-1380. Source gallica.bnf.fr / BnF.



❖ MALIK AL- KÂMIL

Lors de la 5^e croisade, al-Kâmil, sultan d'Égypte membre de la dynastie ayyoubide, propose aux croisés la cession de Jérusalem en échange de leur départ de Damiette, où ils ont débarqué ; les croisés sont en effet persuadés que la reconquête de Jérusalem dépend de la défaite des Ayyoubides en Égypte. L'offre est repoussée, Damiette est prise en 1219, puis restituée en 1220 après la défaite de la flotte chrétienne. Al-Kâmil est bien disposé à l'égard de Frédéric II, empereur du Saint-Empire, roi de Sicile, grand admirateur de la civilisation musulmane et héritier du titre de roi de Jérusalem par son mariage avec la fille du roi de Jérusalem. Les deux souverains s'entendent : en 1229, par le traité de Jaffa, le sultan du Caire livre Jérusalem aux chrétiens et Frédéric II se fait couronner au Saint-Sépulcre. ☒

La Palestine ottomane 1517-1917



Porte de Damas.

L'enceinte surmontée de tours de garde est percée de six portes. Les grands personnages pénétraient dans Jérusalem par l'entrée monumentale de Damas, chef-d'œuvre architectural édifié sur les vestiges d'une porte romaine du II^e siècle.
Herwig Reidlinger CC BY-SA 3.0



Mosquée Al-Aqsa, Jérusalem. © Bomshtein / Shutterstock

En 1516, à la suite d'une rapide campagne militaire, le sultan ottoman Sélim I^{er} prend Jérusalem aux Mamelouks. Pendant quatre siècles, l'histoire de Jérusalem va être liée à celle de l'Empire ottoman. Sous le long règne de Soliman le Magnifique, dit Le législateur (1520-1566), la Palestine est réorganisée en districts (*sandjak*) ; celui de Jérusalem est rattaché à Damas. Le Pacha assure la surveillance du nord-est de l'Égypte et la sécurité des pèlerins. Une garnison s'installe sur la citadelle. Les grandes familles se distribuent les charges administratives et religieuses. Jérusalem est alors une ville de taille très modeste, éloignée des grandes métropoles ottomanes, mais la possession de la ville sainte contribue au prestige ottoman dans le monde musulman. Les monuments sont embellis, la restauration des murailles garantit la sécurité, des travaux d'urbanisme améliorent l'approvisionnement en eau. L'activité reprend dans de nouveaux souks. Les pèlerins juifs, chrétiens, musulmans affluent vers la ville sainte.

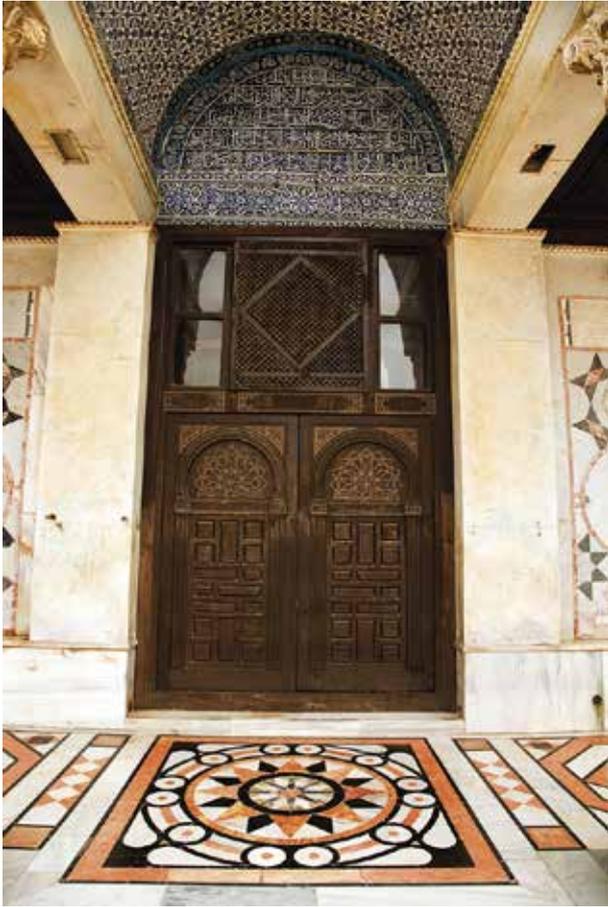
Au XVI^e siècle, les musulmans sont majoritaires dans une population qui se diversifie. Des quartiers ethniques et religieux se dessinent. Les minorités sont soumises au statut traditionnel de « protégés » (*dhimmi*). La population chrétienne – essentiellement des moines et des clercs – est extrêmement divisée selon les rites et les nations. Outre les « latins » dépendants de Rome, Jérusalem rassemble tout l'éventail du christianisme oriental où

dominent grecs orthodoxes et melkites en raison de leur nombre et de l'ancienneté de leur présence. Au sud-est de la ville, le quartier juif rassemble les *mustarabim*, noyau de vieilles familles, les *moghrabim* d'Afrique du Nord, les *ashkénazim* d'Europe et, les plus nombreux, les *sefaradim* chassés d'Espagne en 1492.

La vie spirituelle renaît grâce à une large tolérance et aux Capitulations qui placent les sujets chrétiens de l'Empire ottoman sous la juridiction de leurs propres consuls et leur assurent des avantages fiscaux.

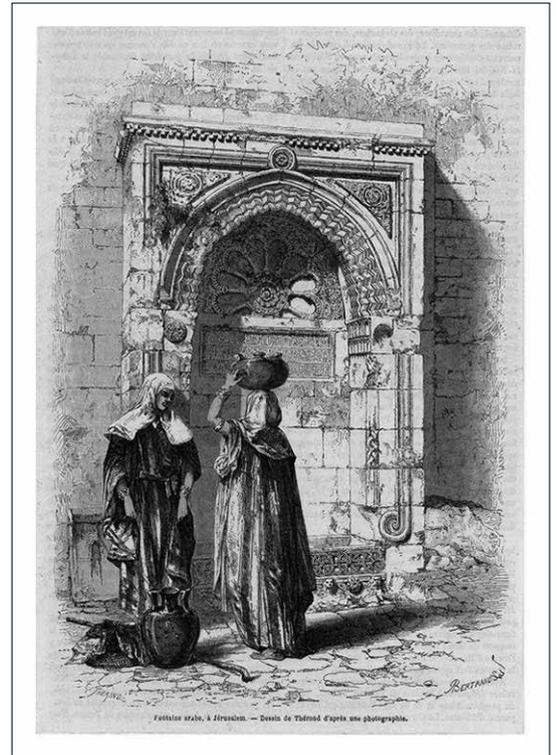
Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'autorité ottomane s'affaiblit au profit des grandes familles de notables urbains (Husseini, Alami...), qui se transmettent héréditairement la dignité de pacha et lèvent de lourdes taxes sur les pèlerins et le commerce des objets de piété.

La campagne de Bonaparte en Égypte et en Palestine (1799) relance l'intérêt de la France pour l'Orient et la Terre sainte. À leur tour, au XIX^e siècle, les nations européennes, déterminées à défendre leurs intérêts rivaux en Méditerranée et en Orient, redécouvrent la Terre sainte, nouvel enjeu dans le conflit entre Constantinople et l'Europe.



Porte mosquée Omar, Jérusalem
© M. Levit / Shutterstock

De 1831 à 1841, la Palestine est sous la tutelle du « pacha réformateur » d'Égypte Muhammad Ali. Cette période marque un tournant majeur pour Jérusalem qui s'ouvre à l'Occident. À la suite des Britanniques (1838), des consulats européens et celui des États-Unis s'installent à Jérusalem. Les réformes d'Ibrahim Pacha, fils de Muhammad Ali, sont mal accueillies par les notables ; elles provoquent une révolte en 1834. Sous la pression des puissances européennes, l'Égypte renonce en 1841 à ses ambitions territoriales, les Ottomans reprennent la Palestine. ☒



Fontaine arabe à Jérusalem.
Collection Jacquet, La Gravure sur bois.
Collection de gravures extraites de périodiques
et de journaux illustrés du XIXe siècle.
Source gallica.bnf.fr / BnF.

Fontaine Al-Kas. Randa107. CC BY-SA 4.0

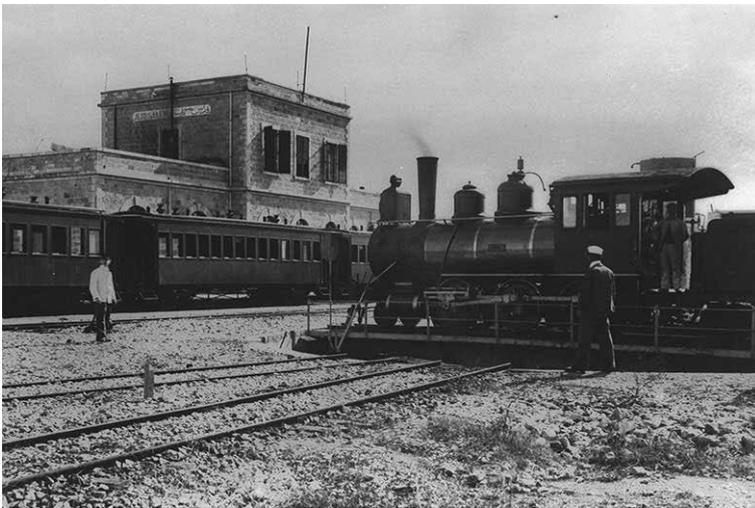
En 1536, manifestant sa générosité et sa souveraineté, Soliman le Magnifique fait construire six fontaines publiques (sabil) sur le chemin conduisant les pèlerins au « Noble sanctuaire ». Pourtant Jérusalem reste une ville « assoiffée », l'essentiel des besoins domestiques en eau est assuré par des citernes privées.



Changements et réformes, seconde moitié du XIX^e siècle

En 1841, la convention de Londres rétablit l'autorité ottomane sur la Palestine. Parallèlement aux réformes (*tanzimat*) conduites par les sultans jusqu'aux années 1870, la pénétration occidentale s'affirme : offensives économiques, missionnaires, hospitalières, ingérence culturelle. Les missions anglicanes et protestantes cherchent à réduire l'hégémonie orthodoxe russe et à convertir les juifs. La concurrence est vive entre les écoles fondées par les missions. Les recherches archéologiques occidentales en quête de nouvelles mémoires redessinent le passé de la ville.

Le rôle politique de Jérusalem se renforce en 1872 avec le rattachement du gouvernorat de Jérusalem à Constantinople. Jérusalem est dotée d'une organisation municipale. Les représentants des musulmans sont élus par les plus riches contribuables ; les chrétiens ont deux représentants. L'autonomie interne des communautés (*millet*) est reconnue. Le sultan Abdul Hamid II (1876-1909) renforce l'autorité des pachas pour contrebalancer les prétentions des consuls, et use du prestige de Jérusalem pour tenter de reprendre la direction spirituelle du monde musulman en s'appuyant sur l'idéologie du Califat et du panislamisme.



Première gare de Jérusalem. Collection Eric and Edith Matson. PDA
Le bâtiment a été réhabilité en centre culturel et commercial.



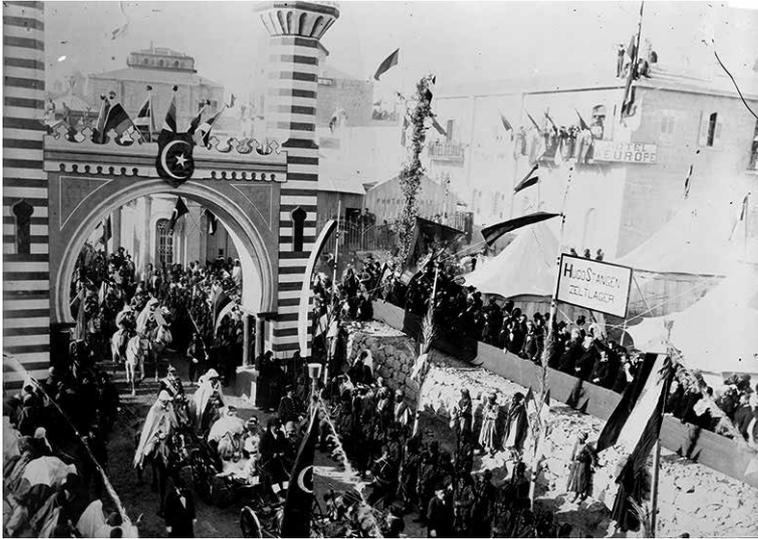
Porte de Jaffa. D. R.

Jérusalem passe de 8 à 10 000 habitants au début du siècle à 15 000 en 1844 et à 50 000 en 1900 ; c'est la plus grande ville de Palestine devant Jaffa, capitale économique. Les juifs sont de plus en plus nombreux à accomplir en Palestine leur « montée » (*aliya*). Les premières vagues d'immigration se situent entre 1881 et 1904. La Sublime Porte, attachée à sa souveraineté, est confrontée à la présence de ces immigrants juifs et à celle des résidents étrangers placés sous la protection des autorités consulaires.

L'aménagement de la route de Jaffa en 1869 et le chemin de fer (1892) facilitent l'accès à Jérusalem. Au flot croissant des pèlerins se joignent écrivains, artistes et touristes. En 1898, la mission protestante allemande s'enorgueillit de la visite de l'empereur Guillaume II.

Jérusalem s'étend hors les murs. De 1860 à 1914, une quarantaine de lotissements juifs sont créés, le premier en 1860 Mishkenot Sha'ananim, à l'initiative du mécène anglais sir Moses Montefiore. Les puissances occidentales implantent hospices, orphelinats, monastères, écoles.

Des quartiers étrangers émergent : le premier, au lendemain de la défaite de Crimée (1853-1856) est le quartier russe autour de l'église de la Sainte-Trinité ; il est suivi dans la décennie 1870 du quartier de luthériens allemands inspirés par la ferveur millénariste.



Guillaume II entrant dans Jérusalem, octobre 1898. Collection Eric and Edith Matson. PDA
 Le sultan Abdul Hamid ordonna d'importants travaux pour recevoir le couple impérial dont la visite fut organisée par l'agence Cook's.
 Guillaume II installa son camp devant la porte de Jaffa. En souvenir des croisés, il renonça à la voiture et entra dans Jérusalem monté sur un cheval blanc. L'événement fut couvert officiellement par un photographe de presse.

des métayers, profitent de ces mutations malgré les protestations violentes des paysans expulsés par le projet sioniste de colonisation.

À la fin du siècle, Jérusalem est une ville de contrastes à la fois dans la bigarrure de ses résidents et dans son paysage urbain : îlots occidentaux autour des missions et des consulats, modernité et élégance de la « rue de l'aristocratie » s'opposant aux quartiers surpeuplés de la vieille ville. ☒

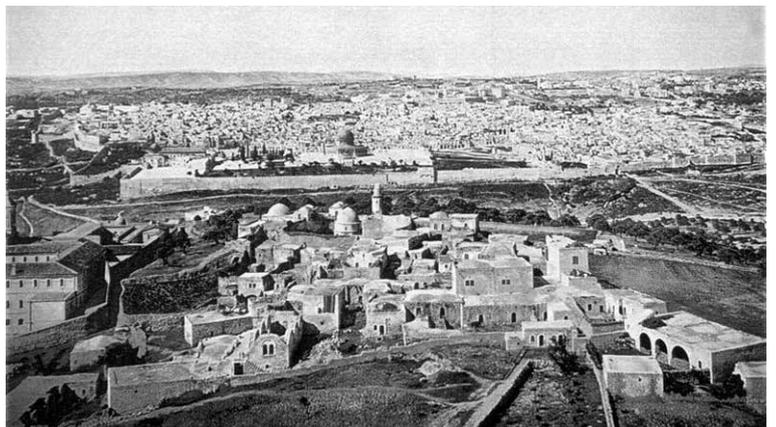
NOTRE-DAME-DE-FRANCE

Le rétablissement du Patriarcat latin de Jérusalem en 1847 est suivi de l'implantation de congrégations catholiques françaises : Sœurs de Saint-Joseph (1848) de Notre-Dame de Sion (1856), Carmélites (1873), Frères des Écoles chrétiennes (1876), Dominicains (1883) et surtout Assomptionnistes à l'origine d'un véritable « quartier français » autour de Notre-Dame-de-France fièrement implantée sur une colline extra muros. L'architecture est une subtile association de l'Orient et du style français, comme à Notre-Dame de Fourvière. Ce complexe grandiose achevé vers 1900 est à la fois maison d'études et hôtel pour les pèlerins.



Hôtel Notre Dame de France, Jérusalem.
 Hoshvilim CC BY-SA 4.0

Vue de Jérusalem en 1898. D. R.



La Palestine mandataire 1917-1948



Arrivée de Sir Herbert Samuel à Jaffa, 1920. D. R.

contrôle s'exerce sur la moralité de la ville sainte. Juifs, chrétiens et musulmans sont représentés dans la municipalité, le gouverneur choisit un maire musulman.

Une nouvelle étape s'ouvre pour l'immigration juive, conformément aux engagements de 1922 stipulant que la puissance mandataire sera « responsable de la mise à exécution » de la Déclaration Balfour du 2 novembre 1917 en faveur d'un « Foyer national pour le peuple juif ». Vingt-huit nouveaux quartiers juifs sont créés hors les murs à Jérusalem entre 1921 et 1938. La population juive atteint environ 50 000 habitants en 1931 sur un total de 90 000.



Dindes pour le diner de Thanksgiving des américains, rue King David, Jérusalem. D. R.

L'identité arabe palestinienne s'affirme avec la création de « clubs » et surtout lors des conflits, particulièrement violents à Jérusalem, entre Arabes et sionistes. Une série de manifestations dirigées à la fois contre le Mandat et le sionisme radicalisent la vie politique.

En 1920, des affrontements opposent juifs et Arabes au lendemain du pèlerinage musulman de Nabî Mûsâ près de Jéricho ; en 1929, la question symbolique des lieux saints déclenche les « émeutes du Mur » contre les juifs : de 1936 à 1939, la Grande révolte arabe dans toute la Palestine commence par une grève de six mois.



Concession Buick à Jérusalem. D. R.



Manifestation antisioniste à la Porte de Damas à Jérusalem le 8 mars 1920. D. R.



Devant le Dôme du Rocher, photographie de notables avant le pèlerinage de Nabi Musa. Au premier rang à droite : le Mufti de Jérusalem al-Hadj Amin al-Husseini (1921-1937). D. R.

Le rapport d'enquête de la commission royale présidée par Peel en 1937, recommande pour la première fois la partition en deux États, à l'exception des lieux saints, qui seraient maintenus sous Mandat britannique. Le plan est rejeté par les nationalistes palestiniens et des chefs d'État arabes, à l'exception de la Transjordanie, et divise le mouvement sioniste. La brutale répression de la révolte par l'armée britannique détruit la classe politique palestinienne : déportations, internements, pendaisons d'insurgés.

Le « Livre Blanc » anglais (17 mai 1939) marque un tournant dans la politique mandataire : il propose un État palestinien de population mixte dans lequel l'immigration juive et les ventes de terres seraient contrôlées. Divisés, les Palestiniens rejettent le plan. Sous l'influence du Grand mufti Hadj Amin al-Hosseini le mouvement nationaliste se radicalise. Le drame du génocide juif, la question des survivants et les bouleversements de la géopolitique au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale constituent une nouvelle donne dans le conflit entre Palestiniens et sionistes.

Le Mandat prend fin le 15 mai 1948. ❏

Contrôle de civils juifs pendant les émeutes. Ici, un rabbin. Avril 1920. Collection Eric and Edith Matson. PDA



Contrôle de civils arabes pendant les émeutes. Ici, des religieux. Avril 1920. Collection Eric and Edith Matson. PDA



La Ligne verte

Le 29 novembre 1947, par la résolution 181, l'Assemblée générale de l'ONU adopte le plan de partage de la Palestine mandataire entre un État juif (55 % du territoire) et la Palestine. La zone de Jérusalem-Bethléem est placée « sous un régime international particulier ». Aussitôt éclate la première guerre israélo-arabe (1948-1949). De violents combats ont lieu à Jérusalem. Le 14 mai 1948, à Tel Aviv, Ben Gourion lit la déclaration d'indépendance de l'État d'Israël. La Jordanie signe le cessez-le-feu en décembre 1948. Israël étend son territoire à environ 78 % de la Palestine.



Jérusalem ouest © Posztos / Shutterstock



Réfugiés palestiniens sur les routes de l'exode en 1948. PDA

À Jérusalem, comme dans toute la Palestine, la « Catastrophe », *Nakba*, dépossède et chasse des centaines de milliers d'Arabes. Les accords d'armistice de 1949 partagent la Palestine selon une ligne de démarcation confuse, sans marquage tangible à l'exception des tranchées de béton et des postes militaires fortifiés implantés à Jérusalem depuis 1962. Dénommée « Ligne verte » par allusion aux paysages verdoyants du côté israélien, elle constitue toujours la référence de la résolution 242 de l'ONU et des pourparlers engagés dans le cadre du processus d'Oslo (1993). Elle sépare Jérusalem en deux secteurs. Le 1^{er} janvier 1949, Israël fait de Jérusalem-Ouest sa capitale.

À l'issue de la troisième guerre israélo-arabe dite guerre des Six-Jours (1967), Israël annexe Jérusalem-Est (27 juin). Des centaines de familles sont expropriées par les travaux devant le Mur (Kotel), dont l'accès avait été interdit aux juifs par les Jordaniens. Expulsées de la vieille ville, elles rejoignent le camp des réfugiés de Shu 'fat. Les Palestiniens de Jérusalem-Est (environ 205 000 en 2008) deviennent des « résidents étrangers » privés de citoyenneté, aux droits civiques limités.

Mur séparant Jérusalem. © S. Kashov / Shutterstock



Une série de mesures démographiques, territoriales, législatives, violent le statut juridique de Jérusalem et modifient le caractère spirituel et religieux de la ville. En 1980, la Knesset déclare Jérusalem « réunifiée », « capitale éternelle de l'État d'Israël », décision déclarée nulle et non avenue par l'ONU (résolution 478).

Dans la zone annexée, la Ligne verte est brouillée par la colonisation. Sa perception par Israël comme frontière de paix internationalement reconnue s'estompe. Absente des manuels scolaires israéliens, elle a été réintroduite en décembre 2006 à la demande du ministre de l'Éducation.



Le tracé du « mur de protection » (2003) cerne Jérusalem-Est sur 150 km et préfigure l'extension de la colonisation au-delà du Grand Jérusalem. Il isole Jérusalem-Est des territoires occupés de Cisjordanie et parfois des villages arabes de son propre territoire. Des check points contrôlent l'accès à Jérusalem. ☒

Bulldozer israélien démolissant une maison palestinienne dans le village d'Issawiya, sur une colline proche de Jérusalem, 25 décembre 2006. D. R.

SAMIH AL-QASSIM

Né en 1939 en Jordanie, d'une famille druze originaires de Galilée. Militant politique, journaliste, écrivain, il dirige à Haïfa les éditions Arabisk. Poète très populaire dans le monde arabe, il a reçu le prix Naguib Mahfuz en 2006. Le poème « Les enfants de 1948 » évoque les ravages de la première guerre israélo-arabe.

*« Comme une poignée de poissons décharnés dans les rues
dans les recoins
ils jouent avec ce que les Tatars anglis ont laissé
un tuyau... des débris d'avion... une ferraille de véhicule
des canons brûlés... un vieil uniforme de soldat
des bombes désamorçées, des éclats de bombe »*

*Al Nakba (la catastrophe).
Graffiti sur un mur de Nazareth en Israël.
PRA. CC BY-SA 4.0*



Camp de réfugiés de Shu 'fat. Tamarah-Treball propi. CC BY-3.0



Intifadas

❖ PREMIÈRE INTIFADA. LA « RÉVOLTE DES PIERRES »

Le 9 décembre 1987, lors des funérailles de quatre Palestiniens tués dans une collision avec un camion israélien dans un camp de réfugiés de la bande de Gaza, des pierres sont jetées sur les soldats israéliens. Le soulèvement, spontané et populaire, s'étend à la Cisjordanie. Aux côtés des manifestants, des femmes et la jeunesse palestinienne née sous l'occupation défient garde-frontières et soldats. Les Palestiniens de Jérusalem-Est, sous occupation militaire dans Jérusalem proclamée par Israël « capitale unifiée et éternelle », participent à la révolte : barrages dans la vieille ville, jets de pierres sur les voitures, tracts, graffitis, grèves de commerçants et des écoles, boycott des commerces et des élections municipales, actes de désobéissance civile. Les autorités israéliennes tentent de contrôler le mouvement, qui s'exprime dans la presse et les cercles intellectuels animés par les « résidents arabes » de Jérusalem-Est. Le système d'enseignement est paralysé par la fermeture des établissements, imposée par Israël.

En 1988, à l'initiative de militants locaux, un « commandement unifié de l'intifada », cautionné par les principales composantes de l'OLP en exil à Tunis, est créé dans la clandestinité, il coordonne le soulèvement. Des comités populaires organisent la vie quotidienne d'un territoire quadrillé par l'armée. La répression est très dure : tirs de l'armée autorisés sur des jeunes révoltés à partir de 12 ans, internements, exils de militants palestiniens, destructions de maisons, couvre-feu.

L'intifada est un événement de grande ampleur, par sa durée et son impact : l'opinion publique internationale prend conscience de la force du sentiment national palestinien ; sur la scène politique palestinienne, un mouvement de résistance islamique de type populiste, indépendant de l'OLP, apparaît : le Hamas, né dans la bande de Gaza autour du sheikh Yassine.

L'OLP évolue vers la recherche d'un compromis avec Israël. En novembre 1988, la charte du Conseil national palestinien proclame à Alger l'indépendance de l'État palestinien. En 1989, l'OLP reconnaît l'État d'Israël.

❖ L'INTIFADA AL AQSA, INTIFADA DE L'INDÉPENDANCE

La seconde intifada doit son nom à la mosquée al-Aqsa située sur le Haram al-sharif. Le 28 septembre 2000, le chef de la droite israélienne Ariel Sharon s'y rend, accompagné de 1500 policiers : pour les Palestiniens, cette visite controversée est une provocation. Elle est suivie de violents affrontements sur l'Esplanade entre jeunes Palestiniens et policiers. Les attentats-suicides, revendiqués par des groupes armés, n'épargnent pas les civils israéliens, y compris à Jérusalem-Ouest et dans les quartiers de colonisation. L'OLP condamne les violences (novembre 2000).

Cette seconde intifada s'enracine dans la frustration palestinienne liée au blocage du long processus de paix (juillet 2000, Camp David) et à l'intensification de la colonisation en Cisjordanie et à Jérusalem-Est parallèlement aux négociations entre Israël et l'OLP. L'immense chantier du quartier de colonisation de Har Homa, au sud-est de Jérusalem-Est, lancé en 1997, est la réalisation emblématique de la politique d'implantation reconnue illégale par le droit international.

D. R.



Le caractère arabe de la démographie de Jérusalem-Est s'est profondément modifié depuis 1967 : près de 210 000 colons vivent dans les sept grandes unités implantées à l'est de la Ligne verte. Les Palestiniens ne sont plus que 205 000.

Les représailles israéliennes sont violentes ; raids d'avions de chasse et incursions blindées. Des villes de Cisjordanie déclarées zones militaires sont bouclées, isolant Yasser Arafat à Ramallah.

Israël lance le 29 mars 2002, l'opération « rempart décisif » pour reprendre le contrôle de la Cisjordanie. Le 3 avril, l'armée envahit



le camp de réfugiés de Jénine. En 2003, Ariel Sharon, Premier ministre, annonce la construction d'un « mur de sécurité » contre les attentats et les incursions « terroristes » palestiniennes. Le bilan de quatre années d'intifada est très lourd : 3500 morts côté palestinien, 972 côté israélien ; des maisons et l'infrastructure à peine créée (port, radio, télévision...) sont détruites ; l'économie palestinienne est anéantie.. ☹

Carte du grand Jérusalem, 2004 © J. de Jong

Le caractère arabe de la démographie de Jérusalem-Est s'est profondément modifié depuis 1967 : près de 210 000 colons vivent dans les sept grandes unités implantées à l'est de la Ligne verte. Les Palestiniens ne sont plus que 205 000.



Graffiti de Banksy sur un panneau de la Ligne verte à Bethléem. Pawel Ryszawa CC BY-SA 4.0

La culture brimée
 Depuis la première intifada, les deux grandes salles historiques de cinéma à Jérusalem, l'Alhambra et al-Quds sont fermées, tandis que Jérusalem-Ouest aligne ses multiplexes. Leur rénovation devait se faire dans le cadre de la manifestation « Jérusalem, capitale de la culture arabe, 2009 »



Jérusalem au cœur des négociations 1993-2005

Un processus de paix se dessine en septembre 1993 avec « la Déclaration de Principes » (accords d'Oslo) adoptée par Israël et les Palestiniens des territoires occupés. Elle pose les bases d'un régime d'autonomie palestinienne en Cisjordanie et à Gaza, durant une période transitoire. Le règlement définitif sur la base des résolutions 242 et 338 de l'ONU prévoit une négociation sur les frontières communes et la sécurité. Israël reconnaît « l'OLP comme représentant des Palestiniens » et l'OLP reconnaît Israël. Les premiers accords intérimaires (Oslo I, 1994) élargissent les compétences qui seront transférées à l'Autorité nationale palestinienne et prévoient le retrait de l'armée israélienne de la bande de Gaza et de Jéricho. Les accords Oslo II (1995) divisent la Cisjordanie en trois zones ; la question cruciale de Jérusalem, proclamée capitale de l'État d'Israël par la loi fondamentale de 1980, est reportée à l'étape finale des négociations.



Bill Clinton, Yitzhak Rabin, Yasser Arafat à la Maison Blanche le 13 septembre 1993.
Vince Musi / The White House PDA



D. R.

De 1996 à 1999, Israël ne tient pas ses engagements militaires sur le « redéploiement » et le second retrait des forces armées en territoires occupés ni sur l'implantation de colonies juives. En juillet 2000, lors du sommet Clinton-Arafat-Barak à Camp David, « Jérusalem entière et unifiée » est pour la première fois au cœur des négociations. Un partage complexe est proposé à l'OLP : un « anneau externe » de faubourgs de Jérusalem-Est serait placé sous souveraineté de l'État palestinien. Les Palestiniens n'exerceraient qu'une simple gestion autonome sur des quartiers jouxtant les remparts et sur la vieille ville, à l'exception du Mur occidental et des quartiers juif et arménien. D'autres schémas de partitions sont proposés par les Américains.

Le mur en zone urbaine est constitué de lourdes plaques de béton (1,50 m de large sur 9 mètres de hauteur).



Bienvenue à Jérusalem.
Pawel Ryszawa. CC BY-SA 4.0

Au cours de la seconde intifada, en janvier 2001 et en pleine campagne électorale israélienne, des négociations s'engagent à Taba (Égypte) sur la base des propositions du président Clinton : Jérusalem, « ville ouverte », deviendrait capitale de deux États, Yéroushlaïm ayant la souveraineté sur les quartiers juifs et al-Quds sur ceux des Palestiniens. Ces derniers refusant toute souveraineté israélienne sur et sous l'Esplanade, celle-ci et le Mur occidental seraient confiés à des délégués de l'ONU et au Maroc pendant trois ans.



*Mur de séparation à Jérusalem-Est, vu depuis la vieille ville. Haut de huit mètres, il sépare la municipalité de Jérusalem de la Cisjordanie.
W. Robrecht. CC BY-SA 3.0*

En 2003 Washington rend publique une « feuille de route » présentée comme l'initiative d'un quatorze États-Unis-Union européenne-Russie-ONU. Elle vise à parvenir à la paix et à la création d'un État palestinien en 2005, Israël devant geler la colonisation juive et démanteler les colonies installées sans l'accord du gouvernement dans les territoires palestiniens et à Jérusalem-est depuis 2001. Les Palestiniens ont pour obligation d'assurer la sécurité d'Israël. Or, depuis l'établissement de ce document, Israël conserve les grands blocs de colonisation autour de Jérusalem-Est et n'a pas renoncé au « Grand Jérusalem ».. ☒

Le 4 juin 2009, dans son discours au monde musulman à l'université islamique du Caire, le président américain Barak Obama a rappelé aux Palestiniens et aux Israéliens leurs obligations dans le cadre de la « feuille de route » et la nécessité pour Israël de mettre fin à ses « colonies » en territoire palestinien. Il a formulé l'espoir d'une cohabitation des « enfants d'Abraham » à Jérusalem et évoqué le récit musulman de l'Israël, sur la rencontre céleste entre Moïse, Jésus et Muhammad à Jérusalem ».

Al-Quds et al-Aqsa



Dôme du Rocher. Dr. Abdullah Marouf. CC BY 3.0

Par leur symbolique religieuse, nationale, identitaire, al-Quds et al-Aqsa représentent un mythe puissant dans l'idéologie palestinienne et dans l'ensemble du monde arabe et musulman.

Le Dôme du Rocher, Qubbat al-Sakhra est le premier grand monument de l'islam impérial. Achievé en 691/692 sous le règne du grand calife omeyyade 'Abd al-Malik, il domine l'immense esplanade du Mont du Temple. La construction emprunte à l'art byzantin le modèle du « mémorial », et au martyrium du Saint-Sépulcre ses mesures et

Le décor du Dôme du Rocher est demeuré pratiquement inchangé depuis le VII^e siècle, à l'exception de la restauration de la façade, recouverte de carreaux de faïences polychromes sous Soliman le Magnifique.

des caractères architecturaux. Au centre de l'édifice émerge un rocher à nu. Une haute coupole dorée surmonte ce monument harmonieux, magnifiquement décoré de marbres sculptés ou peints, de mosaïques et d'inscriptions calligraphiées.

Al-Aqsa est la plus grande mosquée de Jérusalem. Son édification daterait du règne d'Abd al-Mali. Sept fois reconstruite à la suite de tremblements de terre, plusieurs fois restructurée, elle constitue le modèle de la mosquée classique basilicale. Du magnifique décor initial subsiste le plafond en bois sculpté et le *mihrab* orné d'une mosaïque de verre.

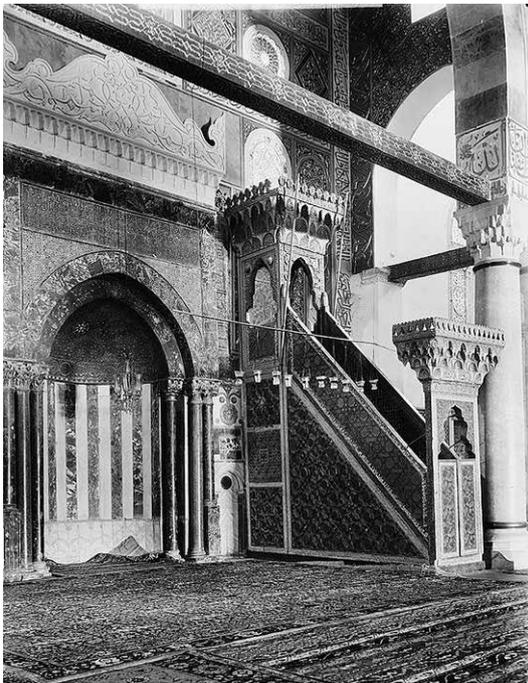


Mosquée al-Aqsa avant 1914.
Collection Eric and Edith Matson. PDA



Entrée principale de la mosquée al-Aqsa,
Jérusalem © D. R.

Durant les quatre siècles de domination ottomane, le contrôle des lieux saints et leur libre accès étaient régis par un arbitrage, en particulier le firman de 1852. Des traités internationaux (dont celui de Berlin, 1878 article 62 : « Aucune atteinte ne saurait être apportée au statu quo dans les Lieux saints ») confirment le statu quo, assurant la coexistence des religions chrétiennes et musulmanes.



Ancien mirhab en 1914, détruit plus tard par un acte de malveillance en 1969.
Collection Eric and Edith Matson. PDA



Actuel mirhab de la mosquée al-Aqsa.
D. R.

Dans la Palestine mandataire, les lieux saints sont au cœur des conflits entre sionistes et musulmans, ces derniers dénoncent les mesures de contrôle britannique et redoutent une reconstruction du Temple sur l'Esplanade. Érigé en symbole de cohésion nationale, le Mur est instrumentalisé par les deux communautés, qui organisent des comités de défense, les uns du Kotel, les autres du Bouraq. C'est sur les Lieux saints que débutent les violentes manifestations de la « révolte d'al-Bouraq ».



Mosquée al-Aqsa un soir de ramadan, 2007, Jérusalem. D. R.

LA RÉVOLTE D'AL-BOURAQ.

Le 15 août 1929, lors d'une manifestation juive venue de Tel Aviv à Jérusalem à l'occasion du 9 Av, un drapeau sioniste est hissé sur le Mur. Les musulmans s'y rendent le lendemain pour la célébration de la naissance du Prophète et détruisent les objets culturels apportés par les juifs pour le shabbat.

En 1930, une Commission internationale confirme le droit de la propriété du waqf musulman sur le Mur al-Bouraq, partie intégrante de la mosquée d'al-Quds ainsi que la place qui le jouxte.

Depuis 1967, malgré la loi israélienne de « protection des lieux saints » la tension est extrême entre les deux communautés. Les musulmans redoutent les revendications juives sur l'Esplanade

des Mosquées : droit pour les juifs de venir y prier malgré l'interdiction du rabinat ; tunnels, excavations sous l'Esplanade à des fins archéologiques, en particulier sous la place al-Bouraq. Le contrôle exercé par l'Autorité archéologique israélienne freine les nécessaires rénovations de la mosquée al-Aqsa et des restrictions sont imposées aux musulmans des territoires occupés et de Jérusalem désireux de venir y prier. Des organismes musulmans veillent à la préservation des lieux saints de Jérusalem : comité al-Quds créé en 1975 par l'Organisation de la conférence islamique (OCI) présidé par le roi du Maroc, Fondation al-Quds. ☞

La musique

L'une des plus anciennes activités liée à la musique et à la danse concerne le roi David. Celui-ci, comme le rapporte le *Second Livre de Samuel*, fait entrer l'arche à Jérusalem, et l'accompagne d'instruments de musique et de danse. David danse autour de l'arche en bondissant (*mepazzêz*). Cette chorégraphie archaïque faite de sauts successifs est encore en vigueur dans la péninsule arabe.



Le roi David jouant de la harpe devant l'Arche. Valdés Leal. XVII^e.
Source gallica.bnf.fr / BnF.



Le Nouveau Testament, L'entrée de Jésus à Jérusalem,
gravure de Jacques Callot, 1635. Source gallica.bnf.fr / BnF.

Lorsque Jésus pénètre à son tour dans Jérusalem, au jour qu'il est convenu d'appeler les Rameaux, il est acclamé par la population qui l'accueille en tenant des branches de palmiers, comme le rapporte l'Évangile de Saint Jean. Le fait d'agiter des palmes a pu s'accompagner de chants et de mouvements, ce qui confère à cette réception un caractère festif lié, très probablement, à la danse et au chant. Or il existe de nos jours dans le sud du Hijaz en Arabie, une tradition similaire où les protagonistes placés sur une ligne s'avancent et reculent en agitant de la main des palmes et en chantant.

Au V^e siècle, Egérie, originaire de l'Ibérie, consigne durant son pèlerinage à Jérusalem ses impressions dans un ouvrage qui porte le nom *Itinerium Egeriae*. Entre autres, elle signale l'existence dans la ville sainte d'une

psalmodie qui s'effectue au moyen de deux chœurs se faisant face sous le nom d'antiphons. Or, de nos jours le *mawlid* dans l'islam de Jérusalem, s'accomplit également de cette façon, puisque le chœur des hymnodes (*munsidîn*), se divise en deux groupes opposés.

Un légiste natif de Jérusalem au XI^e siècle, Ibn-al-Qaysarani rédige dans cette ville un ouvrage sur la licéité du chant le *Kitâb al-samâ'*. Quelques siècles plus tard, Ibn Ghânim al-Maqdisî en écrit un autre à Jérusalem où à l'inverse, il condamne l'activité chantée : *Masâyid al-shaytân wa dhamm al-hawa* (*Les pièges de Satan et la censure de la passion*).

Si l'activité musicale jérusalémitaine est essentiellement religieuse en raison de la forte prégnance des trois monothéismes, le christianisme pour sa part est représenté par des églises tant orientales et occidentales, donc il véhicule des styles musicaux bien différents qui vont de l'Arménie, à l'Éthiopie, en passant par le chant byzantin. L'activité musicale profane reste



Ensemble musical, takht. Coll. Ch. P

assez peu mentionnée à travers le temps. Ce n'est que sur la fin du XIX^e siècle que l'on commence à décrire, la musique des cafés, où les instruments sont regroupés en petit ensemble *takht*, formé de *qânûn* (cithare sur table), *kamaja* (violon), *oud* (luth), *nây* (flûte de roseau), et *duff* (tambour sur cadre). Sous la Jérusalem ottomane des orchestres militaires sont tout aussi présents.

En 1936 Radio Jérusalem (*Idha'at al-Quds*) inaugure ses antennes et accueille tous les musiciens qui transitent par la Palestine pour se rendre soit en Égypte soit au Liban, en Syrie, ou en Iraq. Umm Kulthum et Mohammed Abdel Wahhab en sont parmi ces voyageurs, les plus illustres. Plus tard, ils chanteront la Palestine. Des compositeurs dans le style occidental, natifs de Jérusalem ont grandi dans le giron de l'église catholique, représentée par les Dominicains et les Franciscains : la majorité ont exercé le métier d'organiste. Certains se sont exilés, l'un d'eux, Youssef Khasho (décédé en 1996), est l'auteur, en 1967, d'une symphonie pour grand orchestre *La Symphonie Jérusalem* marquée par l'esthétique romantique..



Uum Kulthum au cinéma Aden à Jérusalem. Collection privée de Saleh Abdel Jawad. PDA



Musiciens de la radio PBS, Palestine. Broadcast Service, Jérusalem (1936 - 1946) Collection Eric and Edith Matson. PDA

Dossier coordonné par Radhia Dziri, IMA
Textes Nicole Samadi, professeur émérite d'histoire et géographie